

L'ARCHE *Editeur*

Georg KAISER

Le Lac d'argent

Traduit par
Roland KREBS , Claude BER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

GEORG KAISER

LE LAC D'ARGENT

UN CONTE D'HIVER EN TROIS ACTES

TEXTE FRANCAIS DE ROLAND KREBS ET CLAUDE BER

[*Avril 1999*]

PERSONNAGES

OLIM, le gendarme

SEVERIN

MADAME VON LUBER

FENNIMORE

BARON LAUR

LE GROS GENDARME

LE VIEUX MEDECIN

LE JEUNE MEDECIN

L'INFIRMIERE

LA PREMIERE VENDEUSE

LA SECONDE VENDEUSE

PREMIER JEUNE HOMME

DEUXIEME " "

TROISIEME " "

QUATRIEME " "

UN SERVITEUR, DEUX JEUNES FILLES, DES GENS

ACTE I

Dans la forêt, au bord du Lac d'Argent. Nuit de lune. Sur le pourtour d'une clairière sont construites cinq huttes de mousse. Le premier et le deuxième jeune homme creusent une fosse au milieu de la clairière ; enfoncés jusqu'aux hanches dans le trou, ils se tiennent dos contre dos et chantent en suivant la cadence des coups de bêche.

PREMIER JEUNE HOMME. Tu creuses-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Tu creuses-

PREMIER JEUNE HOMME. Encore davantage?

DEUXIEME JEUNE HOMME. Encore davantage?

PREMIER JEUNE HOMME. A quelle profondeur-

DEUXIEME JEUNE HOMME. A quelle profondeur-

PREMIER JEUNE HOMME. Creuse-t-on-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Creuse-t-on-

PREMIER JEUNE HOMME. Une tombe?

DEUXIEME JEUNE HOMME. Une tombe?

TOUS DEUX *en se tournant l'un vers l'autre - en choeur.* Le mort, il s'en moque.

PREMIER JEUNE HOMME *recommençant à creuser.* Mais nous-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Mais nous-

PREMIER JEUNE HOMME. Ce qui est mort nous dérange.-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Ce qui est mort nous dérange.

PREMIER JEUNE HOMME. Alors on creuse-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Alors on creuse-

PREMIER JEUNE HOMME. Encore plus profonde -

DEUXIEME JEUNE HOMME. Encore plus profonde -

PREMIER JEUNE HOMME. La tombe

DEUXIEME JEUNE HOMME. La tombe;

TOUS DEUX *comme précédemment en choeur.* Nous, on ne s'en moque pas

PREMIER JEUNE HOMME creusant. Qu'il fasse nuit-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Qu'il fasse nuit-

PREMIER JEUNE HOMME. Qu'il fasse jour-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Qu'il fasse jour-

PREMIER JEUNE HOMME. Sous le soleil-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Sous le soleil-

PREMIER JEUNE HOMME. Sous la lune-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Sous la lune-

PREMIER JEUNE HOMME. Nous creusons-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Nous creusons-

PREMIER JEUNE HOMME. Une tombe noire comme la poix.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Une tombe noire comme la poix.

TOUS DEUX *en choeur.* Car les morts sont aveugles.

PREMIER JEUNE HOMME creusant. Creuse-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Creuse-

PREMIER JEUNE HOMME. L'un-

DEUXIEME JEUNE HOMME. L'un-

PREMIER JEUNE HOMME. A l'autre-

DEUXIEME JEUNE HOMME. A l'autre-

PREMIER JEUNE HOMME. Serviable et bon-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Serviable et bon-

PREMIER JEUNE HOMME. Attends un peu-

DEUXIEME JEUNE HOMME. Attends un peu-

PREMIER JEUNE HOMME. Sa tombe.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Sa tombe.

TOUS DEUX *en choeur.* Parce que les hommes sont comme ça. Ils continuent à creuser un moment en silence.

PREMIER JEUNE HOMME *pousse le deuxième du coude.* Arrête. L'eau commence à sourdre.

DEUXIEME JEUNE HOMME. De la lame de ma bêche tombe une fine pluie de gouttes.

PREMIER JEUNE HOMME. Nous avons atteint le dessous du lac. Ce n'est plus que de la vase que nous n'arriverons pas à remonter.

PREMIER JEUNE HOMME. Sors-toi de là.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Faut pouvoir. Ca glisse.

PREMIER JEUNE HOMME. Prends de l'élan. *Il saute d'un bond hors de la fosse.*

DEUXIEME JEUNE HOMME. S'il te reste autant de forces, tu aurais pu me laisser ton quart de poisson.

PREMIER JEUNE HOMME. Je saute si légèrement parce que je n'ai rien dans l'estomac.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Alors moi, je vais bientôt voler comme un oiseau au-dessus des cimes des arbres, tant je suis vide à l'intérieur. *Il s'extrait de la fosse.*

PREMIER JEUNE HOMME. Le principal, c'est que la longueur soit bonne. Sinon il faudra qu'on casse ses jambes ou qu'on torde son cou. Ce serait dommage de commettre une profanation de cadavre. Allonge-toi au bord de la tombe.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Tu veux prendre mes mesures pour une tombe?

PREMIER JEUNE HOMME. Es-tu superstitieux? C'est bon pour ceux qui ont le ventre plein. Celui qui a faim ne croit à rien.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Mesure avec la bêche. Je fais une bêche et demie.

PREMIER JEUNE HOMME. Si tu as encore la place dans ta tête pour des visions, tu aurais pu me laisser ton quart de poisson. Moi, je ne rêve plus que de nourriture. *Prenant les mesures.* C'est bon

Tous deux vont vers la lisière de la clairière et crient à travers leurs mains en cornet: "Hou-hou!" De quelque distance parvient la réponse: "Hou-hou!" Les deux jeunes gars crient: "On a fini!" La réponse arrive: "On vient!"

PREMIER JEUNE HOMME. Il faut que ce soit comme pour un vrai enterrement.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Sauf que je ne pourrai pas verser une larme.

PREMIER JEUNE HOMME. Personne n'y sera obligé.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Elle nous a trop fait souffrir.

PREMIER JEUNE HOMME. Il était grand temps qu'elle disparaisse sous terre.

Une musique funèbre se fait entendre.

Entre les troncs, le cortège funèbre s'approche: en tête marche Séverin. Il est suivi de deux jeunes gens, qui portent sur leurs bras tendus une poupée de forme humaine faite de roseaux jaunis. Le premier et le deuxième jeune homme se joignent au cortège, qui fait maintenant lentement le tour de la clairière plusieurs fois et s'arrête enfin devant la fosse.

SEVERIN: C'est ça la tombe?

PREMIER ET DEUXIEME JEUNE HOMME. C'est ça.

SEVERIN: Elle n'est pas très profonde.

PREMIER JEUNE HOMME. On est arrivé à l'eau souterraine.

SEVERIN. Tant mieux, elle mourra plus vite. *Aux porteurs.* Descendez-la. Appuyez-la sur vos genoux.

Les porteurs s'agenouillent et tiennent la poupée de roseau entre eux. Séverin fait signe aux autres de présenter les bêches; les deux jeunes gens s'exécutent;

SEVERIN *qui se tient derrière la poupée de roseau.* Nous allons enterrer la faim! - Depuis la ville jusque dans la forêt, elle nous a suivis et pendant des semaines et des semaines de printemps et d'été, elle a habité avec nous les cabanes de mousse au bord du Lac d'Argent. Elle se pressait étroitement contre nous dans le froid et la pluie et nous gelions deux fois plus. Dans l'ennui de nos jours sans travail et dans la misère de nos poches sans le sou, elle nous a torturés avec ses fantasmagories. Et nous rêvions de nourriture, de morceaux de lard grands comme des tuiles, de petit lait par seaux entiers - et ce fruit venu d'un pays fabuleux! *Il s'interrompt.*

TROISIEME JEUNE HOMME. Quel fruit?

SEVERIN *se reprend et poursuit.* A présent, nous sommes las de son harcèlement. Nous exigeons qu'elle nous laisse en paix. Nous ne voulons plus qu'elle nous montre, chaque nuit, les boulangers cuisant leur pain, les bouchers fumant leur réserve de saucisses - ni qu'un jus doré mûrit au coeur du fruit pareil à un lingot... *Il se ressaisit et désigne la poupée de roseaux.* Qu'elle descende au tombeau, pâle et transparente avec toutes ses côtes cliquettant au vent comme des roseaux secs. La tombe imposera silence à cette bouche mensongère. Aucun boulanger ne cuit du pain, aucun boucher ne fume ses saucisses, aucun fruit ne pousse. C'est une tromperie qui vient de ce corps famélique que nous enterrons avec elle. Faites descendre le cadavre dans la fosse!

La poupée de roseaux est posée dans la tombe; avec ardeur tous les cinq avec leurs bêches et leurs mains comblent la fosse. Ensuite, ils s'assoient sur le monticule de la tombe.

Pendant un moment le silence règne;

PREMIER JEUNE HOMME *poussant du coude le deuxième - à mi-voix.* Tu crois que ça servira à quelque chose?

DEUXIEME JEUNE HOMME *de même.* L'imagination peut faire beaucoup.

PREMIER JEUNE HOMME. Qu'est-ce que tu imagines?

DEUXIEME JEUNE HOMME. Le contraire de ce que je n'ai pas. *Silence*

PREMIER JEUNE HOMME. Sais-tu toujours ce qui est le contraire?

DEUXIEME JEUNE HOMME. Je suis en train d'y réfléchir.

PREMIER JEUNE HOMME. Par exemple le contraire de fromage mou.

DEUXIEME JEUNE HOMME *gémît et se tient le ventre. Silence.*

TROISIEME JEUNE HOMME *à mi-voix.* Est-ce que tu domines toutes tes pensées?

QUATRIEME JEUNE HOMME. Je m'y efforce.

TROISIEME JEUNE HOMME. Peux-tu écarter de ta pensée une saucisse en train de cuire?

QUATRIEME JEUNE HOMME *soupire. Silence.*

PREMIER JEUNE HOMME *à Séverin à voix haute.* Tu as entendu ce grognement?

SEVERIN. Qu'est ce qui grogne?

PREMIER JEUNE HOMME. C'est ici que ça grogne. Là où je suis assis. Ça monte d'en bas. *Il presse son oreille contre le monticule de la tombe.*

QUATRIEME JEUNE HOMME. Ça grogne ici aussi. *Il écoute de la même manière.*

DEUXIEME JEUNE HOMME. Et là aussi. *Il écoute de la même manière.*

TROISIEME JEUNE HOMME. Ici aussi ça grogne. *Il écoute de la même manière.*

LES QUATRE JEUNES GENS. Qu'est-ce que c'est, Séverin?

SEVERIN. La faim grogne. Elle ne se laisse pas enterrer. Comme une taupe elle ressort de la terre. Et hop - elle se glisse en nous et, là, elle pleure pour qu'on la nourrisse. Et elle nous mord, jusqu'à ce que nos entrailles nous fassent mal. C'est une souveraine implacable, qui nous gouverne de l'intérieur - et quand elle commande, tous les moyens sont bons. La souveraine veut bouffer et ne veut pas avoir à le dire deux fois. Le chemin de la ville est long - et tortueux pour des gens qui n'ont pas d'argent. Prenez vos sacs à dos. Si on tente le coup, qu'au moins ça en vaille la peine!

Tous courent dans leur hutte de mousse et reviennent le sac à dos sur les épaules et de petites calottes sur l'arrière de la tête.

TOUS LES CINQ *marchant d'abord sur place, puis se dirigeant vers la clairière.*

Le boulanger cuit nuitamment

Le meilleur pain de froment

Mais qui oublie sa monnaie

Rien ne pourra manger

Serrez-vous la ceinture d'un cran

Jusque là ça peut encore aller

Où se trouve la pièce d'argent

Qui paye le pain de froment?

Nous ne l'avons pas oubliée

Seulement jamais possédée

Serrez-vous la ceinture d'un cran

Jusque là ça peut encore aller

Le travail procure l'argent

Pour acheter du pain comptant

Mais ce qu'est vraiment manger

Nous l'avons depuis longtemps oublié

Serrez-vous la ceinture d'un cran

Jusque là ça peut encore aller

Ainsi passe la vie et le temps

Nous étions prêts à vivre pourtant

Mais quand vous vous plaignez

Vous vous entendez rétorquer

Serrez vos ceintures définitivement

Et alors là ça ne peut plus aller!

Ils disparaissent entre les troncs d'arbre.

Côte à côte le magasin et la rue qui est devant. Dans la vaste boutique rutilante les rayons sont remplis de marchandises jusqu'au plafond. De la porte du magasin, entre deux chataigniers aux gros troncs, un escalier de pierre descend dans la rue. Midi. Le soleil brille. Les deux jeunes vendeuses trient des marchandises.

PREMIERE VENDEUSE. Une fois, j'ai dirigé une succursale

DEUXIEME VENDEUSE. Je ne voudrais pas d'une telle responsabilité.

PREMIERE VENDEUSE. Il y a des avantages et des inconvénients.

DEUXIEME VENDEUSE. Quels sont les avantages?

PREMIERE VENDEUSE. Pour la durée des congés, on peut se permettre quelques libertés.

DEUXIEME VENDEUSE. Ca je le compte parmi les inconvénients. La direction ne tolérerait pas longtemps de me voir arriver au magasin vers l'heure de la fermeture.

PREMIERE VENDEUSE. C'est comme ça que j'ai perdu ma place.

DEUXIEME VENDEUSE. C'est là que tu vois les dangers de la prétendue liberté.

PREMIERE VENDEUSE *après une pause*. Au fait, qui t'a inculqué ton sentiment du devoir?

DEUXIEME VENDEUSE. Personne ne me l'a inculqué. Simplement, je ne suis pas tombée sur la tête comme tant d'autres, qui gâchent leur plaisir avec trop de temps libre. Ca engendre l'ennui..

PREMIERE VENDEUSE. C'est pour ça que tu travailles tant? *après une pause*. Je suis plus faible de caractère. Peut-être que je ne pense pas. Mais je dis ça comme excuse. Regarde aujourd'hui, c'est mon après-midi de liberté hebdomadaire garantie et j'ai déjà dépassé l'heure de vingt minutes. Ca va vite faire une demi-heure et je suis toujours derrière ce comptoir en train de trier ces marchandises qui ne sont soi disant plus fraîches et qui, en fait, sont tout aussi fraîches que les nouvelles que nous rangeons à leur place - On pourrait tout aussi bien laisser les anciennes et s'épargner tout ce travail superflu.

DEUXIEME VENDEUSE. Le principe de notre firme, qui possède plus de cinq cents succursales dans plus de cent localités, stipule: chaque jour des marchandises fraîches. Nous ne faisons qu'agir conformément aux instructions en déclassant des stocks encore consommables.

PREMIERE VENDEUSE. Mais que deviennent ces stocks?

DEUXIEME VENDEUSE. On les détruit.

PREMIERE VENDEUSE. Ca n'a pas de sens!

DEUXIEME VENDEUSE. Oh si, un sens très profond: ne pas faire baisser les prix par un excès d'offre.

PREMIERE VENDEUSE *se frappe le front*. Je le disais bien: je ne suis pas capable de penser juste! *Elles commencent à entasser de nouvelles marchandises sur les rayons. Devant la boutique surgissent Séverin et les quatre jeunes gens.*

quelles H PREMIER JEUNE HOMME. Alors, Séverin, quelle sont nos chances ici?

DEUXIEME JEUNE HOMME. Cette fois non plus il n'arrivera pas à se décider.

TROISIEME JEUNE HOMME. Au moins dix fois qu'on rate l'occasion.

QUATRIEME JEUNE HOMME. *s'assied sur la dernière marche de l'escalier.*

PREMIER JEUNE HOMME. Tu ne vas pas rester affalé ici?

QUATRIEME JEUNE HOMME. Pour l'instant je suis encore un honnête homme et je peux rester assis où je veux.

SEVERIN. Lève-toi. On dirait que c'est le moment. Derrière les arbres, une cachette. La boutique est surélevée. On ne voit pas entièrement ce qui se passe à l'intérieur. En plus, à midi, la rue est comme morte. *Ils se placent sous la vitrine.*

PREMIER JEUNE HOMME. Pas de clients.

SEVERIN. Pas de crainte d'être dérangés de l'extérieur. Nous pourrions tranquillement vider tout le magasin. A condition de ne pas rencontrer de résistance à l'intérieur.

PREMIER JEUNE HOMME. J'aperçois deux jeunes femmes..

TROISIEME JEUNE HOMME. Celles-là ne me font pas peur.

QUATRIEME JEUNE HOMME. Elles risquent de se sauver.

SEVERIN. Et d'alerter les voisins. Nous pouvons en intimider une mais si la deuxième est dans les parages, elle va se mettre à crier. Attendons que l'une d'elles quitte la boutique.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Devant une pareille vitrine, il est difficile de patienter.

TROISIEME JEUNE HOMME. Le coeur me bat d'impatience jusque dans la gorge.

QUATRIEME JEUNE HOMME. Je la casserais volontiers.

SEVERIN. Pensez à autre chose et faites déjà votre choix.

PREMIER JEUNE HOMME *considérant les marchandises que les vendeuses ont sorties et déposées sur le comptoir*. Je prendrais bien ce qui est entassé sur le comptoir. C'est facile à prendre et puis il s'agit sûrement de livraisons, et donc de la meilleure qualité.

DEUXIEME JEUNE HOMME. C'est vrai. Le fin du fin - et sûrement déjà payé. Qui achète tant de choses, ne se soucie guère d'en perdre un peu

TROISIEME JEUNE HOMME. Est-ce que les vendeuses sont responsables financièrement ?

SEVERIN. Cachez-vous! *Ils abandonnent la vitrine et se cachent derrière les troncs.*

Les vendeuses ont terminé leur travail et sortent de derrière le comptoir.

LES DEUX VENDEUSES *chantent à l'unisson d'un ton très doux.*

A tout un chacun nous vendons pareillement

Sommes-nous sans sentiment?

Si surplus et excédent étaient à nous

Sans façon nous laisserions tout

En donnant aux insolvables

e/ L'invenu et l'invendable
Mais seulement d'y penser
C'est déjà faute et pêcher *pédi H*
Contre la tenue du marché et la fermeté des prix
Qui s'effondreraient
Adieu le profit!

Certains sont sûrement surpris
De nous voir parler ainsi
C'est que nous nous questionnons sur les vraies raisons
Et sur le fonctionnement
Des circulations d'argent
En pleine croissance pourquoi tant de pauvreté?
Tout cela semble insensé
Nous voulons être éclairées
Les discours langue de bois ne nourrissent pas
Mais seulement d'y penser
C'est déjà faute et péché
Contre la tenue du marché et la fermeté des prix
Qui s'effondreraient
Adieu le profit!
Mais toi que la faim fait ramper, aplati, agenouillé
Bonne tenue et fermeté, toi tu dois les garder.

La première vendeuse ôte sa blouse blanche et apparaît en robe, elle sort son chapeau de l'armoire, le met et enfle ses gants.

PREMIER JEUNE HOMME. *observe avec les autres ce qui se passe dans la boutique, il murmure. Qu'est-ce qu'elle fait?*

SEVERIN. Elle enlève sa blouse.

TROISIEME JEUNE HOMME. Elle sort son chapeau de l'armoire.

SEVERIN. Nous avons de la chance, les gars. Elle abandonne le terrain.

PREMIERE VENDEUSE. Allez, le devoir t'attend. Travaille bien, laborieuse abeille. Elle sort puis s'éloigne dans la rue.

SEVERIN. Je neutraliserai la fille. Ils montent les marches et entrent dans le magasin.

LA VENDEUSE. Ces messieurs désirent?

SEVERIN devant le comptoir sur un ton pressant à la vendeuse. Nous désirons - aux jeunes gens. Allez-y! - de nouveau à la vendeuse - ne pas être dérangés.

Les quatre jeunes gens emplissent leurs sacs.

LA VENDEUSE. Mais que faites-vous donc? Vous n'avez pas le droit de vous servir vous-mêmes. Ca rend la comptabilité plus difficile. De toute façon, ce sont des marchandises, qui...

SEVERIN. Bas les pattes! Il saisit ses mains.

LA VENDEUSE. Qu'est-ce que vous voulez de moi?

SEVERIN. De vous-rien.

LA VENDEUSE qui vient de comprendre. Pour l'amour du ciel!

SEVERIN lui presse une main sur la bouche. Pas un bruit. Asseyez-vous sur votre tabouret derrière le comptoir. Si vous bougez ou si vous criez...

LA VENDEUSE gémit. Mon Dieu...!

Ils remplissent les sacs y compris celui de Séverin et les mettent sur leurs épaules.

PREMIER JEUNE HOMME. On se casse

Séverin rejetant la tête en arrière et remarquant un ananas sur un présentoir, sursaute.

DEUXIEME JEUNE HOMME le pousse du coude. Avance, avance.

SEVERIN ne bouge pas. Le fruit...!

QUATRIEME JEUNE HOMME. Qu'est-ce qu'il marmonne?

Séverin arrache le sac de ses épaules, en répand le contenu par terre et s'empare de l'ananas qu'il met dans le sac.

PREMIER JEUNE HOMME. montrant les marchandises répandues sur le sol. Qu'est-ce qu'on fait de ça?

SEVERIN. On en a assez. Filons! Ils se précipitent hors du magasin, dévalent l'escalier de pierre et s'éloignent en toute hâte dans la rue.

LA VENDEUSE. se redresse, court dans la rue et crie. Voleurs-bandits-assassins. On m'a agressée. On a pillé le magasin. Voleurs-Bandits-Assassins. On m'a menacée de mort. On m'a empoignée et bousculée. Voleurs-bandits-assassins! Ils sont cinq habillés en bleu avec des

calottes sur la tête. Arrêtez-les! Voleurs - Bandits- Assassins!

Une route avec un pont. A l'avant-plan le fossé de la route, Olim et le gros gendarme sont appuyés contre la pile du pont.

LE GROS GENDARME a enlevé son shako et s'essuie la sueur. L'essentiel, c'est la sécurité. Celui qui est assis dans le train ne présente aucun intérêt pour le chemin de fer qui transporte des rouges et des noirs, des bruns - et s'il y avaient des verts, des verts aussi. Les voyageurs sont accueillis dans toute leur diversité et amenés à destination. Même quand il y a des accidents, on ne fait pas de différences. Aussi le chemin de fer est-il l'exemple même d'un instrument apolitique. Objection collègue Olim? OLIM ne dit rien.

LE GROS GENDARME. Tu pourrais rétorquer que le chemin de fer symbolise le mouvement, alors que, dès que nous apparaissent tout s'immobilise à notre injonction. Mais ce n'est qu'objection de surface qui ne touche pas au principe. La police, elle non plus, ne doit se préoccuper de rien, ni d'où elle reçoit ses ordres ni pourquoi ils changent d'un jour à l'autre. Il n'y a pas à se casser la tête. Même si les objectifs de naguère n'ont plus cours aujourd'hui. Tu ne dois pas te laisser troubler par les couleurs de la cible. La police doit être daltonienne. Me juges-tu trop modeste collègue Olim? OLIM ne dit rien.

LE GROS GENDARME. Comme je mets la fierté au rang des besoins vitaux, que l'on ne doit pas blesser sous peine de nuire à l'équilibre humain, je cherche, de ce côté-là aussi, à trouver mon compte. Je ne me suis encore jamais senti en situation d'infériorité. Rien n'a jamais pu s'imposer sur cette terre sans nous. Celui qui ne dispose pas de la force publique peut bien descendre du Mont des Oliviers et annoncer la Bonne Nouvelle - cela ne lui sert à rien. Il aurait dû préalablement s'assurer le concours de la police. Alors ça aurait marché comme sur des roulettes. Je sais que j'incarne une fraction de cet indispensable moyen d'action - cela suffit pour que je n'éprouve pas le désir d'avoir une opinion personnelle au sujet de la légitimité ou de l'illégitimité des situations. Juste collègue Olim? Il met son shako. OLIM ne dit rien. Tous deux rêvassent, les yeux dans le vague. Sur la route, Séverin et les quatre jeunes gens arrivent en courant.

SEVERIN arrêtant les autres. Attention - des gendarmes! Ils se laissent glisser dans le fossé.

PREMIER JEUNE HOMME. Un peu plus, on se jetait dans les bras des flics.

SEVERIN. Ne faites pas de bruit. Le vent va dans leur direction.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Pourquoi sont-ils là? A cause de nous? Peuvent-ils être déjà informés?

SEVERIN. Ils gardent le pont, c'est sûr, mais peut-être pour tout autre raison sinon ils surveilleraient les environs.

TROISIEME JEUNE HOMME. ... alors pourquoi rester là, assis dans le fossé?

SEVERIN. Pour réfléchir à la façon de passer le poste avec nos sacs sur le dos.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Ça pourrait être des pommes de pin.

SEVERIN. Si tu es capable de ne pas te rendre suspect en trébuchant ou en exagérant ton salut, alors ce sont des pommes de pin.

QUATRIEME JEUNE HOMME. N'y a-t-il pas un autre chemin pour regagner le Lac d'Argent?

SEVERIN. En traversant la rivière on risque de couler et de tout mouiller de toute façon... Le gros vient de bouger. Baissez-vous!

LE GROS GENDARME marchant de long en large devant le pont. Dans le cadre d'un ordre tu peux bien sûr agir à ta guise. C'est même ton devoir. Saisir sur le champ la situation, prendre les mesures qui s'imposent sans dilapider ses forces, telle est la tâche du fonctionnaire armé. Si tu dois user de la force, alors fais-le. Dans ce cas, la balle qui ne fait pas mouche ne vaut pas la poudre utilisée. Il frappe bruyamment sur son étui à revolver. Quand on nous donne mission d'organiser une razzia dans les bois du Lac d'Argent et que nous restons postés ici, nous n'exécutons pas, il est vrai, l'ordre à la lettre, mais nous faisons quand même notre devoir d'après l'esprit. Penses-tu pouvoir te mesurer avec les habitants des cabanes de mousse? Chacun d'eux t'est dix fois supérieur en vitesse et en connaissance du terrain. Ils sont redevenus sauvages, eux qui n'ont pas trouvé place dans le monde civilisé. La notion de propriété a perdu son sens pour eux. Apparemment, le contact avec la nature pousse à se sentir tous les mêmes droits. Le mieux serait de les ramener dans les villes pour pouvoir exercer un meilleur contrôle sur ces camps de concentration faciles à surveiller. Mais que d'autres se creusent la tête là dessus. Nous, nous enquêtons pour savoir si des marchandises volées sont emportées dans les bois. Ce pont est le seul accès au Lac d'Argent. En l'occupant, nous explorons davantage les bois que si nous entreprenions une bonne battue. Logique, camarade Olim? Olim ne dit rien

LE GROS GENDARME. Naturellement, tu ne peux pas stopper tout le trafic et les sondages sont souvent sans effet. Tu fais une méprise et le vrai délinquant te file, goguenard, entre les doigts. Et fini le prestige de ta fonction. Je ne me fie pas à la chance. J'ai ma théorie. Le visage d'un homme ne me dit rien, ce sont ses pieds qui m'intéressent. C'est la démarche qui dénonce le

malfaiteur. Je ne parle pas de ceux qui trébuchent grossièrement, ceux-là vous tombent littéralement dans les bras. Ceux qui courent sont déjà moins aisés à démasquer. Ceux qui marchent précautionneusement sur la pointe des pieds, ceux-là, il faut les appréhender. Les boiteux qui font semblant de claudiquer, sors-les du rang. Les plus difficiles à attraper sont ceux qui marchent normalement. Là, on a besoin d'une longue pratique pour séparer le grain de la paille. C'est une question d'instinct et ce n'est pas dans les notes de service qu'il s'apprend. C'est inexplicable. Mais tu verras les résultats. Laisse-moi observer les passants et tiens-toi prêt à me prêter main-forte. Si j'arrête un récalcitrant sans même l'avoir dévisagé, tu vas voir son étonnement. Amusant non, collègue Olim? *Olim ne dit rien. Le gros gendarme est de nouveau appuyé contre la pile du pont. Séverin jette un coup d'oeil par-dessus le bord du fossé. Un silence.*

PREMIER JEUNE HOMME. Vous entendez ! Ca vient de notre côté.

SEVERIN. ...Ils sont à notre poursuite. *Ils tendent de nouveau l'oreille.* Il faut nous éloigner ! Et marcher comme des randonneurs. Sans hâte - un peu fatigués déjà. Marchez pesamment comme si vous ne pensiez pas à courir. Mais après le pont, courez et séparez-vous. A minuit, on se retrouve près des cabanes ! *Ils se sortent des fossés et franchissent le pont sans être arrêtés. Les cris des poursuivants se rapprochent.*

LE GROS GENDARME *tendant l'oreille.* Quel insupportable vacarme ! *Les poursuivants arrivent en courant.* Il y a le feu ou quoi ?

PREMIER POURSUIVANT. Un magasin a été dévalisé.

DEUXIEME POURSUIVANT. Tout a été pillé par les voleurs.

TROISIEME POURSUIVANT. Le personnel a été menacé avec un pistolet.

QUATRIEME POURSUIVANT. Les vendeuses ont été ligotées avec des cordes et étouffées par des baillons.

CINQUIEME POURSUIVANT. La caisse a été entièrement vidée

SIXIEME POURSUIVANT. Tout a été détruit à coups de hache.

SEPTIEME POURSUIVANT. Une bombe devait exploser.

LE GROS GENDARME *imposant le silence.* Qui a fait ça ?

HUITIEME POURSUIVANT. Cinq jeunes gens en bleu avec des calottes sur la tête. Ils se sont enfuis par ici !

LE GROS GENDARME *regardant.* *Il hurle en tirant son revolver de son étui.* Halte, halte - pour la troisième fois, halte- Halte ou je tire ! *L'arme s'enraye.* A Olim. Tire donc toi, mon revolver s'est enrayé !

OLIM *tire les six cartouches de son revolver. La file s'est rompue - ça gicle à droite et à gauche dans les buissons - l'un tombe - ne bouge plus - Olim reste seul en arrière et recharge son arme. Le gros gendarme revient avec les poursuivants qui portent Séverin. Ils le déposent devant Olim.*

LE GROS GENDARME. *montrant Séverin allongé sans mouvement.* Prends-le. C'est toi qui l'as eu. Je vais essayer de coller encore une balle dans la peau de l'un d'eux. *Il traverse le pont en courant. Séverin repousse son revolver dans son étui*

Poste de police. A une table, au milieu, est assis Olim qui écrit à la lumière d'une lampe.

OLIM *lit en même temps.* Déterminante fut la réflexion que quiconque voulait atteindre le Lac d'Argent devait passer le pont. De fait, s'est approchée une colonne de cinq personnes de sexe masculin, qui, au début, ne fournirent aucun motif de soupçon, bien que portant des sacs à dos pleins à craquer. Par cette apparence d'innocents touristes ils nous donnèrent le change. Mais les poursuivants étaient déjà sur leurs talons. Comme il ressortait des déclarations irrécusables de ces témoins qu' avait eu lieu une attaque à main armée contre un magasin et comme, par ailleurs, ces cinq individus, qui furent désignés comme les responsables de cette action criminelle, commençaient déjà à courir, nous eûmes la preuve que les délinquants se trouvaient devant nous. La triple sommation ne les arrêtant pas, je tirai les six coups de mon revolver et touchai un des fugitifs. Les quatre autres s'échappèrent dans les broussailles et malgré nos vives recherches ne purent être retrouvés. *Il donne un coup de buvard et commence à remplir une deuxième feuille.* Après que j'eus appréhendé le bandit atteint par mon coup de feu, j'ordonnai son transport à l'hôpital. Là, je le fis admettre en qualité de prisonnier et ordonnai son placement en détention. Ci-joint le bulletin d'admission établi par le médecin de garde. *Il agrafe ensemble les papiers. Soupissant.* Des rapports - des rapports. Devoir décrire, après coup, un acte criminel vous ôterait l'envie d'intervenir en flagrant délit. *Mettant en place une nouvelle feuille.* Maintenant la liste des marchandises saisies. Chiffre un à cent. *Il étend le bras vers le sac à dos posé sur la table. Ecrivant.* Dans le sac confisqué nous avons trouvé : numéro un... *Il retourne le sac à dos: l'ananas en tombe.* C'est tout ? Le gars a voulu m'être agréable et me raccourcir la liste ! Pour le remercier, je lui colle un pruneau dans le froc. L'ingratitude est la loi du monde. Je suis désolé. Et puis zut - je ne le suis pas. Bref : un ananas. *Il note, veut ensuite repousser l'ananas dans le sac - mais il hésite. Les murs peints*

en gris tout autour s'imprègnent de clarté: un choeur apparaît et dirige ses regards vers Olim.

LE CHOEUR.

Tu ne regrettes donc pas?

OLIM tenant l'ananas. Quelle idée ridicule de voler un ananas. Un gain sans rapport avec ses conséquences. Mais la sanction te frappera comme si tu avais dérobé dix miches de pain. Elle sera même plus sévère, parce que tu as fait main basse sur une nourriture de luxe. On n'a jamais combattu les carences alimentaires avec des ananas que je sache... *Il réfléchit, tourne et retourne l'ananas, hausse les épaules. A nouveau, il tente de s'en débarrasser. C'est le monde à l'envers....* Après tout que m'importe!

LE CHOEUR *avec insistance.*

Ne te sens-tu pas concerné?

OLIM maintient l'ananas. C'est la première fois que je tiens un ananas dans mes mains. Le fruit le plus lourd que j'aie jamais porté était une citrouille. Mais on ne peut tout de même pas mettre une citrouille sur le même plan qu'un ananas. Ça dégage un parfum semblable à une brume sucrée - et ça vous donne envie de mordre à pleines dents la chair juteuse. Mais en ai-je le droit? Moi je me pose encore la question - pourquoi ne se l'est-il plus posée?

LE CHOEUR.

Tu es sur la bonne voie

Continue comme ça

A mi chemin ne laisse pas tomber

De si bonnes pensées

OLIM. Celui qui mange à sa faim doit s'exprimer avec prudence sur de pareils délits. Tant de facteurs extérieurs interviennent dans une vie... et parmi les ébranlements les plus graves il faut ranger l'affaiblissement du sentiment du droit. Pour qu'un homme soit poussé hors du droit chemin, il faut qu'il ait déjà traversé l'enfer. Tout le sang s'était retiré du visage cireux de ce type. Une tête aux yeux creux - et un voleur maladroit en plus. Il attaque un magasin plein de farine et de gras propres à apaiser sa faim pendant huit jours - et il empoche un ananas goûteux mais sans valeur nutritive. Et on appelle ça un voleur?

LE CHOEUR.

Si tu ne blâmes pas, alors examine

Comment les choses se combinent

Leur sens caché se révèle à toi

Au fur et à mesure que tu vois

OLIM. S'exposer à être abattu à cause d'un ananas! La limite de la confusion est atteinte. Sans cet ananas, ce serait un cas comme tous les autres - que le juge fasse son travail! - mais sa présence en fait une énigme. Ce type, est-il allé voler, parce qu'il est un voleur? Est-il un voleur celui qui vole si sottement. le superflu avec si peu de discernement? On a fait de lui un voleur, qui jamais...s'il ...*Il s'arrête.*

LE CHOEUR.

Vaine est la possession

Réfléchis et ne retiens

Que la bonne résolution

D'aider ton prochain

OLIM. Si j'étais riche, j'utiliserais ma richesse, pour empêcher de semblables délits. Je partagerais mes richesses et je payerais un copieux repas à ceux qui ne peuvent plus résister à la tentation. Mais je n'ai pas d'argent et je suis un pauvre gendarme qui doit tirer sur celui qui fuit et sait bien pourquoi.

LE CHOEUR.

Tu n'as pas d'argent encore

Mais ta pauvreté va finir

Tu vas être couvert d'or

Riche tu vas devenir

OLIM soupesant l'ananas. Supposons que ça soit un lingot d'or, je l'échangerais à la banque et je serais là les poches pleines. Les pièces tintent joyeusement - que m'acheter? En fait rien. Je réaliserais mon projet. Comme je ne pourrai pas remplir toutes les bouches affamées et que je ne serai jamais assez fort pour imposer un monde plus juste, je me consacrerai à un seul... et celui-là, je n'aurai pas longtemps à le chercher. La particularité de mon homme c'est d'avoir été blessé par balle. Je l'inviterais chez moi et je le ferais vivre en frère à mes côtés. Je me réjouirais du miracle de le voir se rassasier et oublier les affres de la faim - puis, à partir de là, entamer une évolution, qui révélerait le caractère le plus honnête. Plus aucun reliquat ne ternirait la pureté de son âme. Tellement l'homme peut changer, quand son prochain le soutient et l'accompagne. Si seulement j'avais de l'argent!

LE CHOEUR.

Tu as de l'argent!

Le choeur disparaît Une lumière jaune de plus en plus forte remplit la pièce - par la porte entre lourdement le gros agent de la loterie en habit bleu et gilet doré.

L'AGENT DE LA LOTERIE. Monsieur Olim? Je vois - on mange déjà des ananas. On s'offre ce qu'il y a de plus cher, parce qu'on sait déjà. La nouvelle court comme une traînée de poudre, et quand on arrive, cela ne fait plus guère d'effet. *Il tire un papier de son frac.* Le gros lot. Votre chèque, Monsieur Olim. Mes félicitations. Payeriez-vous pour un conseil? Voulez-vous savoir comment on tire le meilleur rapport de son argent?

Ne cache pas ton argent au grenier

Dans le monde va donc le semer

Avec du sang ce champ-là est fumé

Tu y verras pousser et fructifier

Le plus beau des gains et ses revenus

Intérêts

Et plus-value

Après ça plus rien ne t'arrivera

Le livre d'images est fermé pour toi

En fait de lecture il suffira

De consulter ton agenda

En comptant gains et revenus

Intérêts

Et plus-value

Durcis-toi un coeur de pierre

Efforce-toi de rester

Impassible à la misère

De marbre devant le noyé

Mure bien ta tour d'ivoire

Reste sourd au désespoir

Aveugle tu dois toujours être

Jamais remettre une dette

Pense aux gains et revenus

D'intérêts

Et plus-value

Il attend une parole d'Olim; comme elle ne vient pas, il se retire en haussant les épaules et s'éloigne de la salle de garde qui retrouve sa lumière ancienne. OLIM s'est soulevé de sa chaise et considère le chèque. Les murs s'éclairent et laissent voir le choeur.

LE CHOEUR.

Que vas-tu faire?

OLIM *balbutiant.* C'est beaucoup d'argent - c'est énormément d'argent. Rien que les intérêts-- d'un capital de--bien placé--

LE CHOEUR

Vas-tu oublier

ce que tu as juré?

OLIM. Se faire conseiller c'est se faire voler. Avec mon chèque, je serais une proie facile pour les hyènes de la savane financière. Le vent qui y souffle est bien trop brûlant pour moi, je préfère habiter dans une ombre fraîche. Avec un ami fraternel près de mon coeur. Que j'ai blessé d'un coup de feu, et que je veux maintenant mettre tous mes soins à guérir!

LE CHOEUR.

Ta décision est prise cette fois

Parfois tu la regretteras

Mais tiens-la bien en main

Sans t'arrêter sur le chemin

Le choeur disparaît.

OLIM. Comment libérer mon cher ami de prison? *Il déchire le rapport.* C'était une erreur. Une fatale bavure. Un innocent a été atteint. C'est ma faute et j'ai honte. Je démissionne. En plus ce serait trop dangereux pour le richissime gendarme que je suis de patrouiller dans les bois solitaires. Il ne faut pas provoquer le destin. D'abord il me faut un costume civil. *Il quitte en courant la*

salle de garde.

Une chambre d'hôpital avec une grande fenêtre grillagée. Dans le lit est couché Séverin. Près de la fenêtre, est assise l'infirmière qui lit un livre.

SEVERIN *délinant*. Dans une forêt--est-ce une forêt verte ! --- ou est-ce une fête champêtre-- et ce sont des lampions allumés?!--Mais c'est quand même une forêt bruisante où des feuilles vibrent--les fruits, sous les branches, sont pendus, immobiles, --ils sont lourds--des ananas--des "ananas". --une forêt d'"ananas"--Je n'ai qu'à lever la main pour les cueillir ---Pourquoi je n'y arrive pas? - Pourquoi mes deux bras sont-ils paralysés? -- Ai-je peur? -- ce sont comme des lampes à bougies qui éclairent le jardin de banlieue - avec de la musique de cuivres?!---J'ai découvert la forêt où pousse l'ananas. On l'atteint au bout de cent journées de marche. Mais il faut jeûner durant ces cent jours. Sinon le chemin se perd et tu te retrouves en plein champ au milieu des choux et des pommes de terre. Goûter la chair et le jus des ananas, on te l'interdit. Tu n'y as droit qu'après avoir longtemps eu soif et faim-- Il faut que je surmonte ma lâcheté. Une fois dans la forêt, je ne dois pas trembler. L'interminable voyage à pied est derrière moi- je n'ai consommé ni pain ni eau - j'ai dormi là où je me suis écroulé - j'ai également fait couler le sang, je n'ai pas besoin d'avoir peur. Je peux récolter à foison. *Il tend la main et la retire aussitôt*. Pourquoi est-ce brûlant? A cause de mes doigts qui sont si froids? Il faut les réchauffer. *Il les glisse un court instant sous la couverture et de nouveau fait un mouvement vers le haut*. Qu'est-ce que c'est que ça? - Ca me fait des clôques sur les mains. Dois-je donc --?! *Etonné et atterré*. Mais ce sont des lanternes! -- Personne ne peut les manger--Des lanternes de papier et de feu.-- Qui s'enflamment et provoquent un incendie au moindre courant d'air -- et il se lève un ouragan -- les flammes s'étendent partout - Toute la forêt d'ananas brûle! *Il retombe, épuisé, sur son oreiller et reste immobile*.

Le jeune médecin entre et ferme la porte à clé derrière lui; il se place au pied du lit. L'infirmière referme le livre et se lève.

LE MEDECIN. Eh bien? Pas de changement.

L'INFIRMIERE. Pas encore revenu à lui. Quand il parle c'est pour délirer

LE MEDECIN. Pourtant la tête n'a pas été atteinte, il a été touché au bassin. Nous devons faire attention. Peut-être va-t-il trahir dans son délire des faits que le procureur pourra exploiter. De quoi parle-t-il ?

L'INFIRMIERE. D'ananas.

LE MEDECIN. C'était déjà comme ça pendant l'anesthésie.

L'INFIRMIERE. Malgré tous ses malheurs, un gourmet.

LE MEDECIN. Mais non, ce sont des hallucinations qui montent de ce cerveau sous-alimenté. Quand des voyageurs meurent de soif dans le désert, ils ne rêvent pas d'un verre d'eau - c'est tout un lac qui submerge leur imagination et ils s'y jettent pour l'absorber de tous leurs pores. C'est un mirage de libération du besoin dans l'excès. C'est pareil avec cet ananas qui le fait radoter. Ca l'excuse plus que ça ne l'accuse.

L'INFIRMIERE. Il a quand même volé.

LE MEDECIN. Considérez ces gens, qu'est-ce qui leur reste d'autre à faire? Je passe parfois en voiture dans les coins où ils habitent. On se demande comment une chose pareille est possible de nos jours. Ils logent dans des cabanes comme à l'âge de pierre. Quatre pieux et un toit de mousse. Et je n'ai pas osé regarder l'intérieur. Je crains qu'on ne punisse la simple curiosité d'un coup de hache de pierre. Les moeurs doivent sûrement se dégrader. La créature exposée à toutes les intempéries et qui n'est plus occupée qu'à se procurer la nourriture indispensable à sa survie, doit obligatoirement en venir au vol. Et naturellement, à notre époque, être immédiatement abattue. Comme celui-là, qui ne sait toujours pas distinguer le matin du soir.

L'INFIRMIERE. Il simule peut-être.

LE MEDECIN. Hypothèse plausible, mais fausse. Pourquoi se hâterait-il de se réveiller? Qu'est-ce qui l'attend? Une peine de prison - et de nouveau la faim. Le voilà chargé d'une double tare. Déjà sans doute n'avait-il pas de travail et ses chances d'en trouver sont nulles à présent. Sorti du bagne - non merci. Et de degré en degré, toujours plus bas, jusqu'à ce que la misère et l'effroi l'engloutissent. Un homme en moins - peut-être le meilleur d'entre nous, mais défavorisé par les circonstances. Si le destin avait voulu agir miséricordieusement avec lui, il aurait logé la balle quelques centimètres plus haut. Mais ça non plus ne devait pas être. Pourquoi, se demande-t-on, et on attend en vain la réponse. En avez-vous une, mademoiselle?

L'INFIRMIERE. Non, docteur.

LE MEDECIN. Vous dites cela en levant au ciel vos yeux d'azur, comme si vous aviez vraiment réfléchi. Mais cela vous va à ravir. Etes-vous libre ce dimanche?

L'INFIRMIERE. Le suivant seulement.

LE MEDECIN. Alors c'est décidé. Une balade en voiture autour du fameux Lac d'Argent. Visite

chez les habitants des cabanes - et chez moi. D'accord avec ce programme?

L'INFIRMIERE. Bien sûr.

On frappe à la porte. Le médecin ouvre la porte. Dehors se tient Olim qui est vêtu de la manière la plus élégante en "cut" guêtres, gants de chevreau.

LE MEDECIN. Vous désirez?

OLIM *soulevant son haut de forme gris*. C'est bien ici la chambre du jeune homme blessé d'un coup de feu?

LE MEDECIN. C'est ici. *Olim veut entrer dans la chambre.*

LE MEDECIN *l'arrêtant*. Interdit. Cet homme est en état d'arrestation.

OLIM. Il l'était. *Il sort un papier de sa poche de poitrine - entre*. Voici son attestation de sortie. La police a commis une erreur. On n'a rien retenu contre lui. Au contraire: le fonctionnaire de police à la détente trop rapide a reconnu spontanément sa méprise. Cet homme est libre.

LE MEDECIN *lit le papier et le rend à Olim*. Il a donc eu de la chance dans son malheur.

OLIM *soucieux*. Sa blessure est grave?

LE MEDECIN. Il en réchappera -

OLIM *joyeux*. Il en réchappera.

LE MEDECIN. En boitant.

OLIM *découragé*. En boitant.

LE MEDECIN. A mon avis, c'est quand même mieux que de se retrouver avec deux jambes intactes dans un cachot.

OLIM *plein d'espoir*. Vous pensez? Ce serait déjà faire quelque chose que de lui épargner la prison?

LE MEDECIN. Personne ne prend plaisir à être enfermé. Vous vous intéressez à ce type?

OLIM. Je veux faire une bonne action. C'est une fantaisie que la richesse peut se permettre. Mon argent m'est monté à la tête et dans mon ivresse dorée je veux m'amuser à le dilapider. C'est par le journal que j'ai entendu parler de ce malchanceux qui a volé un ananas.

LE MEDECIN. Il a volé un ananas?

OLIM. Au lieu de prendre de la farine et du gras.

LE MEDECIN. C'est donc quand même un voleur.

OLIM *lui tend le papier*. Ce n'en est pas un! Est-il transportable?

LE MEDECIN. En ambulance.

OLIM. J'en loue une à l'hôpital. Que faut-il pour le soigner?

LE MEDECIN. Un bon médecin.

OLIM. Le meilleur est à sa disposition. Autre chose de particulier?

LE MEDECIN. Le plus important. L'alimentation.

OLIM. Il aura un cuisinier rien que pour lui.

LE MEDECIN. Alors il ne manquera de rien. - *Il s'incline devant Olim et sort. L'infirmière le suit.*

Olim s'assied avec précaution sur le bord du lit.

SEVERIN *ouvre les yeux*. Qui êtes-vous?

OLIM. Qui puis-je être?

SEVERIN. -- Je ne vous ai jamais vu.

OLIM. Tu ne me connais pas?

SEVERIN. -- Mais tu me tutoies.

OLIM. Soyons amis.

SEVERIN. - Pourquoi es-tu mon ami?

OLIM. Celui qui, comme toi, est à terre a besoin d'un ami.

SEVERIN. -- Il vient trop tard.

OLIM. C'est encore le matin.

SEVERIN. -- D'ici ce soir je serai mort.

OLIM. Tu ne mourras pas.

SEVERIN. -- Avant la fin du jour.

OLIM. Ni demain ni après-demain, et ensuite tu seras de nouveau en pleine santé.

SEVERIN. -- Avec ma jambe raide?

OLIM. Que cela ne te chagrine pas, tu auras de quoi manger à ta faim.

SEVERIN. -- Comment? A ma faim?

OLIM. Avec cinq repas par jour tu seras bien nourri.

SEVERIN. -- C'est toi qui me les procureras?

OLIM. Si je suis ton ami.

SEVERIN *tâte le costume d'Olim*. Tu es si élégant.

OLIM. Quand on rend visite à son ami.

SEVERIN. Je suis minable.

OLIM. Bientôt tu seras vêtu comme moi.

SEVERIN. -- Ca n'ira pas. Je ne peux pas marcher avec ma jambe raide.
OLIM. Où veux-tu donc aller?
SEVERIN. Chercher ma nourriture chez toi.
OLIM. Mais tu habiteras chez moi!
SEVERIN. -- Dans une maison de pierre?
OLIM. J'ai un château!
SEVERIN. Et de l'argent pour cinq repas par jour?!
OLIM. Pour oublier totalement ce qui a été!
Olim et Séverin se tiennent enlacés.
SEVERIN. L'estomac vide après la nuit
Tôt le matin que dois-je manger?
OLIM. Qu'est-ce qui te fait envie,
Un bon bouillon gras ou bien du café ?
SEVERIN. Je voudrais choisir mais je ne sais pas
OLIM. A toi seul de décider
SEVERIN. J'ai beau réfléchir, je ne trouve pas
OLIM. Réfléchis! A toi de trouver!.
SEVERIN. Dans la matinée revient l'appétit
Il va bien falloir manger.
OLIM. S'avance vers toi un plat bien garni
Viandes froides, jambons et pâtés
SEVERIN. Je voudrais choisir mais je ne sais pas
OLIM. A toi seul de décider
SEVERIN. J'ai beau réfléchir, je ne trouve pas
OLIM. Réfléchis! A toi de trouver!.
SEVERIN. Puisqu'il est déjà midi
Volontiers je m'attablerais
OLIM. Il y a de quoi te purlécher
Faisans, truites et plats garnis
SEVERIN. Je voudrais choisir mais je ne sais pas
OLIM. A toi seul de décider
SEVERIN. J'ai beau réfléchir, je ne trouve pas
OLIM. Réfléchis! A toi de trouver!.
SEVERIN. Il y en a satiété
Après le goûter encore un repas
OLIM. Les fruits je conseillerais
Et surtout les ananas
SEVERIN. Je voudrais choisir mais je ne sais pas
OLIM. A toi seul de décider
SEVERIN. J'ai beau réfléchir, je ne trouve pas
OLIM. Réfléchis! A toi de trouver!.
SEVERIN. Ce n'est pas choisir qui m'inquiète
Mais pouvoir manger régulièrement
OLIM. Cinq fois par jour table prête
Manger ne te sera plus tourment
SEVERIN. Aucun fruit fabuleux ne remplacera -
OLIM. Cette ponctualité-ia
SEVERIN. L'angoisse se calmera doucement
OLIM. Avec le temps.

ACTE II

Au fond, la grille en fer forgé du parc. A gauche, des arbustes d'ornementation. A droite, la façade du château. Devant le portail se tient Fennimore, elle tire la sonnette. Un domestique sort du château et se dirige vers le portail.

LE DOMESTIQUE *parlant à travers les barreaux de la grille.* Vous cherchez?

FENNIMORE. J'ai reçu une invitation de ma tante et me voici.

LE DOMESTIQUE *examine ses pauvres vêtements.* Qui est cette tante?

FENNIMORE. Madame von Lubber. *elle tend une lettre*

LE DOMESTIQUE. *considère l'enveloppe, la rend et ouvre le portail en secouant la tête.* FENNI -
MORE *entre portant sa valise cabossée.*

LE DOMESTIQUE. Je vais vous annoncer. *il retourne au château.*

FENNIMORE.

Je suis la pauvre parente
Qui des autres toujours dépend
Si au moins j'étais sans famille
Mais chapeauté par oncles et tantes
Je suis pour eux désagrément
Ce n'est pas une vie, ce n'est qu'un chagrin
Ce n'est que fardeau un pareil destin.

Partout mes affaires derrière moi je tire
Je traîne ma valise partout avec moi
Avec sa poignée qui blesse mes doigts
Car je suis fragile il faut bien le dire
Ah si je pouvais m'en débarrasser
Ce n'est pas une vie, ce n'est qu'un chagrin
Ce n'est que fardeau un pareil destin.

On ne me recueille qu'à peine un moment
Je suis inutile et partout chassée
Ce que je voudrais c'est plutôt m'enfuir
Conduire ma vie comme je l'entends
Et me gouverner selon mon idée
Ce n'est pas une vie, ce n'est qu'un chagrin
Ce n'est que fardeau un pareil destin.

Souvent je me prends à rêver
D'une vie sans parenté, sans avoir à me courber
Plus personne qui me sonne puis me chasse
Et je serrerais la main
Joyeusement à mon prochain
Qu'on a des parents l'oublier enfin
À quelle belle vie sans plus de chagrins!

Du château, sort Madame von Lubber - elle traverse rapidement l'espace gravillonné jusqu'au portail et s'arrête devant Fennimore.

MADAME VON LUBER. C'est donc toi Fennimore?

FENNIMORE *lui faisant la révérence et lui baisant la main.* Je vous suis très reconnaissante pour votre invitation.

MADAME VON LUBER. Il faudra le prouver. Tu m'as été recommandée pour ta modestie. La modestie est mère de toutes les qualités, j'espère que l'habileté s'épanouira aussi en toi.

FENNIMORE. Je m'efforcerai de tout mon cœur de faire tout ce que l'on attendra de moi.

MADAME VON LUBER. La bonne volonté ne suffit pas. Il faut aussi que la nature vous ait doté de ce qu'il faut pour accomplir vos tâches. Quelque chose d'affreux se dissimule-t-il sous ces abominables vêtements?

FENNIMORE. Que voulez-vous dire, ma tante?

MADAME VON LUBER. Aucune difformité ne semble faire tort au maintien. Mais tu es fagotée dans ce tailleur étroit. On arrangera cela, mon enfant. Ce que tu as, doit être mis en valeur. *Adieu* visage. Un peu trop de bleu-myosotis - mais les âmes simples aiment ça. Bon. Je vais t'expliquer

la raison de ta présence ici et te donner mes instructions . Elle conduit Fennimore vers un banc près d'un fourré.

Tu vas faire connaissance d'un certain Monsieur Olim et d'un certain Monsieur Séverin. Monsieur Olim est le propriétaire du château et c'est moi qui tiens la maison. Avec un rire sarcastique. Moi, Madame von Luber, servir un Monsieur Olim! A nouveau sur un ton neutre Monsieur Séverin est malade et on le déplace en chaise roulante. Il a une blessure à la jambe sur l'origine de laquelle rien ne transpire. Ce Séverin n'entre donc pas en ligne de compte. En revanche, prête attention à Olim. Ses soucis pour son ami Séverin le torturent, comme s'il s'agissait de sa propre vie. Et de fait il sert une brute insensible à tout sacrifice. Plus Olim se donne de la peine plus son Séverin s'aigrit. Comme s'il n'en faisait jamais assez. Tant qu'il n'aura pas donné sa chemise et passé le portail en courant, nu comme un ver en lui laissant le château, cette sangsue insatiable ne sera pas satisfaite!

FENNIMORE. Comme le parc est beau.

MADAME VON LUBER. Ici, tout est beau, mon petit pigeon. Beau et désirable. Crois-tu que je me sois installée ici simplement pour gagner ma vie? Je suis mon plan - et s'il est question de donation, alors - *S'interrompant.* La compassion que m'inspire Monsieur Olim en train de s'épuiser dans ces soins perpétuels m'a fait chercher comment remédier à cette situation qui ruine sa santé. Et le meilleur moyen c'est de le distraire. Il faut qu'il regarde de nouveau les bons côtés de l'existence jusqu'à ce que ses yeux se mouillent d'émotion. Et qu'il ne se contente pas de regarder! Alors il quittera le chevet de son ami pour jouir de l'heure du berger derrière d'épaisses portes, bien à l'abri des gémissements du malade. Comprends-tu le rôle que tu as à jouer ?

FENNIMORE. Que de chants d'oiseaux?

MADAME VON LUBER. Petite folle. Laisse tomber alouettes et rossignols et écoute-moi. Si vous êtes seuls, garde la tête froide. Soutire-lui le mystère de ce château d'une manière ou d'une autre. La façon dépendra de vos relations. Il n'est pas normal que le châtelain se consacre au moins aimable des patients. avec le zèle d'un serviteur. Il faut savoir ce que ça cache. Quand nous saurons, nous poserons les pouces sur la gorge et nous serrons jusqu'à ce qu'on gémissent "grâce" - ! *Tapotant la main de Fennimore.* Evidemment, tout ça pour le bien de Monsieur Olim. Il faut qu'il allège sa conscience par un aveu libérateur et qu'il retrouve sa joie de vivre. Fais-toi un devoir de l'égayer. Joues-tu d'un instrument?

FENNIMORE. De la harpe

MADAME VON LUBER. Magnifique.

Dans une galerie. Olim fait les cent pas devant une porte. Le médecin franchit le seuil de la porte.

OLIM suspendu à ses lèvres. Alors ? - Comment?

LE MEDECIN fourrageant dans sa barbe blanche. Pas d'interruption dans l'amélioration régulière. La blessure peut être considérée comme guérie. Même la cicatrice disparaîtra quasiment.

OLIM. Est-ce que la jambe sera beaucoup plus courte?

LE MEDECIN. On ne peut pas encore le dire. Des exercices orthopédiques réguliers réduiront l'écart. Il ne restera qu'un petit défaut.

OLIM. Mais suffisant pour dès maintenant aigrir son humeur?

LE MEDECIN étonné. Sans avoir encore essayé de marcher comment pourrait-il connaître son handicap?

Ils se laissent aller dans des fauteuils.

OLIM. Quelqu'un qui sent venir la guérison ne devrait-il pas retrouver sa bonne humeur? Je me rappelle avoir participé dans ma jeunesse à d'exubérantes batailles de polochons entre convalescents.

LE MEDECIN. Le réveil du sentiment vital incite en effet à de semblables excès de gaieté.

OLIM. Mais votre patient lui ne rit pas. Il ne parle pas. il fixe le vide - il ne prête aucune attention à ceux qui l'entourent ni à l'infinie bienveillance dont il est l'objet.

LE MEDECIN. J'avais à me soucier de la partie inférieure de son corps, non de l'expression de son visage.

OLIM. Certes. Mais de façon générale: pourquoi un patient ne se réjouit-il pas alors qu'on le soigne avec dévouement?

LE MEDECIN. Peut-être n'en fait-on pas encore assez?

OLIM. Que peut-on faire de plus? C'est vous qui le soignez, il occupe la chambre la plus claire, au plus fugitif rayon de soleil on le route dans le parc. De l'air, de la lumière, des médicaments - De quoi manque-t-il?

LE MEDECIN. La nourriture?

OLIM. C'est à peine s'il arrive à avaler ce qu'on met sur la table. Cinq fois par jour à heures régulières.

LE MEDECIN. La selle?

OLIM. Une fois par jour régulièrement;

LE MEDECIN. Vous contrôlez tout vous-même.

OLIM. Je veux savoir ce que cela donne quand quelqu'un d'auparavant affamé mange copieusement à sa faim. Ca doit bien avoir une influence et préparer une évolution qui révélera ce qu'il y a de plus noble dans l'être humain. La reconnaissance n'est-elle pas un des plus beaux dons que l'on puisse recevoir? Riche comme je le suis en biens terrestres n'est-il pas normal que je sois avide des trésors sortant du cœur de l'homme et que je m'efforce de les obtenir?- Mais il n'ouvre pas les lèvres pour le moindre remerciement - son regard fixe passe à travers nous tous et ne nous distingue pas de l'armoire ni de la table. C'est une calamité. *Il s'essuie les yeux.* Comment peut-on le guérir de son chagrin?

LE MEDECIN. Tant qu'on n'en connaît pas la cause, on ne peut pas placer la sonde pour extirper le kyste.

OLIM. Parce que c'est un chagrin inconnu.

LE MEDECIN. On peut toujours atténuer les souffrances.

OLIM *vivement.* Comment?

LE MEDECIN. Le malade ne doit pas trop s'occuper de lui-même. Il faut le distraire de son chagrin. Par la musique par exemple...

OLIM. Mais bien sûr!. Le château est trop silencieux. Rien que le gazouillis des oiseaux ou l'harmonica du jardinier. *Soucieux.* Qui joue ici d'un autre instrument, d'un instrument moins mélancolique, d'un instrument qui incite à la gaieté?

LE MEDECIN *se lève.* Je laisse ça à votre inventivité. *Il s'éloigne.*

OLIM *reste là, méditatif, puis il agite une clochette.* Madame von Luber arrive.

OLIM. Il a un chagrin.

MADAME VON LUBER. Pardon?

OLIM. Son chagrin s'apaisera si nous lui jouons de la musique. N'y a-t-il personne ici qui soit musicien?

MADAME VON LUBER. Si, Monsieur Olim.

OLIM. Qui?

MADAME VON LUBER. Ma nièce.

OLIM. Au château?

MADAME VON LUBER. Elle est arrivée il y a dix minutes.

OLIM. Et elle joue?

MADAME VON LUBER. De la harpe.

OLIM. De la harpe. Délicieux. La blessure est guérie. Pour cette grande occasion, on va faire un magnifique banquet. Avec accompagnement de musique pour harpe ...

MADAME VON LUBER. Ma nièce s'appelle Fennimore.

OLIM. Un nom distingué.

MADAME VON LUBER. Et une jolie et fraîche jeune fille.

La grande salle. Arrivent Olim en smoking et Madame von Luber en robe à traîne.

OLIM. Enfin le soir. Les lumières brillent. Rarement, un jour s'est écoulé aussi lentement que celui d'aujourd'hui qui doit marquer un commencement. Un premier rire sur ses lèvres. Un rire symbolisant l'éveil humain, comme pour l'enfant qui passe des premiers pleurs à la gaieté. Car c'est la gaieté qui nous distingue de l'animal.

MADAME VON LUBER. Votre souci pour Monsieur Séverin est bien touchant.

OLIM. Je ne mérite pas cet éloge. Est-ce un mérite d'augmenter ses efforts quand l'état du malade ne s'améliore pas? C'est le malade qui détermine les efforts nécessaires à l'amélioration de son état non ma propre volonté. Je ne suis donc pas louable.

MADAME VON LUBER. Mais pourquoi êtes-vous obligé de soigner Monsieur Séverin?

OLIM. Après avoir bougé mon petit doigt pour lui, ne devais-je pas rester à ses côtés jusqu'à ce que mon bras se paralyse?

MADAME VON LUBER. Mais ce petit doigt vous ne l'avez pas bougé de votre plein gré?

OLIM. Non. Comme chaque fois que dans la vie, par conviction, nous décidons d'accomplir un acte. La contrainte, c'est le cœur compatissant qui l'exerce et, à chaque battement, il me rappelle à l'obéissance.

MADAME VON LUBER. Une pensée d'une surhumaine noblesse. Mais Monsieur Séverin saura-t-il vous en remercier?

OLIM. Il ne peut pas se dérober à la reconnaissance quand s'ouvrent en lui des profondeurs de sentiments auparavant refoués. C'est cette libération qui représente sa reconnaissance pour moi. Je suis comme aspergé de perles de cristal limpide jaillissant d'une source enfouie. Je m'y baigne

pour devenir plus pur. *Ils s'approchent de la table.*

OLIM *lit la carte.* Trop de viande... Trop de poisson. Nous ne nourrissons pas un sprinter victorieux mais un homme à moitié paralysé dans une chaise roulante. Les plats doivent être adaptés à des organes encore fragiles. Des fruits - des fruits et encore des fruits, crus, cuits mais des fruits et du vin de Moselle voilà ce qu'il lui faut.

MADAME VON LUBER *avec une nuance de moquerie au domestique.* Suivez tous les ordres de Monsieur Olim.

Olim sort avec le domestique. Madame von Luber ouvre violemment une porte sur le côté opposé, derrière laquelle se tient Fennimore dans une robe rose avec une couronne de fleurs d'amarantier dans les cheveux.

MADAME VON LUBER. Entre. C'est un renard difficile à attraper. Il vous évite par des bonds et des crochets et camoufle sa trace derrière lui dans un flot de paroles. Ça crépite autour de vos joues comme une bourrasque de neige. Il n'est question que d'âme et de sentiments. Ce qui a mis en mouvement ce fameux petit doigt doit pouvoir s'exprimer plus simplement! Il y aura bien un jour où nous nous parlerons plus clairement. *Conduisant Fennimore à la table.* Il ne daigne pas s'asseoir en face de toi. Ta situation est terriblement compliquée. Tu ne la domineras que si tu t'imagines un Monsieur Olim sourd et aveugle, à qui tu devras d'abord ouvrir les yeux et les oreilles. Jusqu'à ce qu'il t'entende - jusqu'à ce qu'il te voie. Séduis-le par ton chant. Montre-toi charmante. Une jeune vierge couronnée de fleurs comme toi peut faire des miracles et faire fondre un glacier de discrétion. On vient. Prends ta harpe.

Fennimore se poste près de la harpe. Madame von Luber attend au milieu de la salle l'arrivée des autres. Par la porte ouverte par Olim, Séverin-vêtu d'un pyjama de soie noire - entre, poussé dans un fauteuil roulant par le domestique.

OLIM *avec exaltation.* Voici le cortège triomphal de la vie - sortie victorieuse de furieux combats contre les puissances obscures de la fièvre et de la douleur. La guerre a cessé de faire rage - fermant les battants de la porte. - ~~son~~ dernier écho de celle-ci s'éteint derrière cette porte - faisant signe au domestique de faire avancer Séverin - et son héroïque lutteur fête l'heureuse issue par un banquet en compagnie de belles femmes. Tu vois Madame von Luber dans une robe à traine quasi-princière - et voici sa nièce, elle s'appelle Fennimore. Elle va dîner avec nous et jouer de la harpe.

MADAME VON LUBER. Salue Monsieur Olim.

OLIM *sans prêter attention* - à Séverin. Es-tu d'accord avec ce projet?

SEVERIN *regardant toujours fixement devant lui:* Est-ce que quelque chose peut me déranger?

OLIM *bat des mains.* On n'a pas désapprouvé. On est disposé à prêter aux mets qui seront servis une langue accueillante et aux sons qui seront joués une oreille docile. Maintenant, c'est à nous de faire naître par enchantement une exubérante gaité. A table - et musique!

On pousse Séverin devant le grand côté de la table. Olim et Madame von Luber s'assoient aux deux bouts. Fennimore est assise avec sa harpe. Le domestique fait sonner un timbre: d'une porte tapissée à l'arrière-plan sortent deux jeunes filles portant des plats et du vin.

MADAME VON LUBER *à Olim.* Vous pouvez bien voir la petite. Quand elle se penche sur la harpe, elle offre un charmant spectacle.

OLIM *qui n'a d'yeux que pour Séverin.* Amuse-toi bien. A Madame von Luber. Que nous joue-t-elle?

FENNIMORE. La mort de César.

Durant l'introduction musicale les jeunes filles quittent la salle, le domestique se retire à l'arrière-plan.

FENNIMORE.

Une fois dans Rome qu'il voulait à lui
Un nommé César par sa tyrannie
De tous les Romains fit bouillir le sang
Car ils l'avaient vif et toujours ardent

Méfie-toi donc bien des Ides de Mars
Mais la mise en garde resta sans effet
Il se vit déjà maître sur son char
Et continua ses maudits projets

Toujours plus frappé par l'aveuglement
Il n'avait de foi que dans sa parole
Et des sénateurs l'avis méprisant
Il les insultait en plein Capitole

R/ Le sang des romains se mit à flamber
Car même l'ami trahit un César
Quand pour son pouvoir et son intérêt
Celui-là l'exploite sans gêne ni fard

Alors s'assemblèrent tous les conjurés
Ils se concertèrent dans un grand secret
Aux Ides de Mars et au jour fixé
Brutus lui porta le coup mérité

Tombant de son siège et stupéfié
César fixa des yeux son meurtrier
"Tu quoque Brute" dit-il en latin
Car c'était la langue parlée dans le coin

Que personne n'aille penser
Qu'il vaut ou mieux ou plus
César voulait régner par l'épée
Le poignard l'a justement abattu

La conclusion musicale s'éteint - le silence règne.

OLIM considère Séverin, dont la mine s'est encore assombrie. - A Madame von Luber. C'est joyeux, ça? C'est ça qui devait faire rire? C'est ça qui devait provoquer la gaieté? - Mais cela pousse plutôt à - A Séverin. Pourquoi serres-tu ton couteau dans ta main?

SEVERIN *sarcastique*. Est-ce que je le tiendrais - maladroitement?

OLIM. Comme- comme pour frapper.

SEVERIN *le laisse s'échapper de son poing*. Ici, il n'y a rien qu'on puisse frapper de son couteau.

Fennimore vient à la table et s'assoit.

MADAME VON LUBER *sarcastique*. Alors tu es satisfait de ton effet? Tu crois avoir gagné ton repas? Je préfère que tu te remplisses la bouche plutôt que tu ne l'ouvres pour en laisser s'échapper des ballades sanguinaires. *Aimablement à Olim*. Elle va prendre un peu de forces avant de passer à la partie gaie de sa prestation. Sur ce fond sombre, tout va se détacher plus joyeusement. *Avec sévérité à Fennimore*. Alors de quoi Monsieur Olim et Monsieur Séverin vont-ils rire?

FENNIMORE. Un jour, j'ai vu une danse avec des petits pains. Je peux la refaire. *A ce souvenir elle éclate d'un rire joyeux*

OLIM à Séverin. Entends-tu? Un rire cristallin. *A Madame von Luber*. De quoi rit-elle?

FENNIMORE. *Prenant deux petits pains et les mettant de côté*. Ces petits pains sont ronds et il les faut longs et pointus. Il n'y a pas de bananes? .

MADAME VON LUBER *au domestique*. La corbeille de fruits, vite!

De la porte tapissée sort le domestique - il porte la coupe avec un amoncellement de fruits que couronne un ananas. Le domestique pose la coupe de fruits.

FENNIMORE *prend deux bananes*. Ce sont les chaussures. Maintenant j'embroche chacune d'elle avec une fourchette. Regardez tous - la danse commence.

Bien que seul soit visible le dos de Fennimore qui cache la danse des bananes, on saisit ce qui se passe à partir des petits mouvements rythmiques de ses épaules.

Olim et Madame von Luber sont de plus en plus passionnés. Olim, qui au début jetait encore de petits coups d'oeil vers Séverin, l'a complètement oublié et se laisse aller à rire sans mesure. Madame von Luber, elle aussi, rit en poussant des cris aigus et agite les bras, cherchant à reprendre son souffle. Mais Séverin ne prête aucune attention à la représentation et regarde, fasciné, l'ananas.

Fennimore termine la danse. Les rires s'éteignent. Puis Olim se tourne vers Séverin et remarque son visage agité de dangereux soubresauts.

OLIM. Pourquoi louches-tu comme ça vers moi?

SEVERIN. Je ne louche pas - vers toi. mais vers cet - *A coups de couteau il déchiquette, ivre de rage, l'ananas.*

OLIM à Madame von Luber. Laissez-nous.

Madame von Luber et Fennimore s'éloignent de la table.

MADAME VON LUBER à mi-voix à Fennimore. Je ne pouvais avoir de plus sotté idée que celle de te faire venir ici. L'un, tu n'arrives pas à le charmer et l'autre, tu l'excites à jouer du couteau. Fais ta valise - demain matin tu fiches le camp, qu'il pleuve ou qu'il vente. *Elles sortent toutes deux.*

SEVERIN est rejeté en arrière dans le fauteuil roulant et respire difficilement. OLIM s'affaire autour de lui.

OLIM. Dois-je appeler le médecin?

SEVERIN. Maintenant - je n'ai plus besoin de médecin.

OLIM. Mais tu flageoles.

SEVERIN se penchant en avant, saisissant et élevant l'ananas transpercé par les feuilles. Ce n'est pas à lui que j'en voulais - mais à celui qui ne me l'a pas laissé manger!

OLIM surpris. Est-ce que quelqu'un t'interdit quoi que ce soit ici -?

SEVERIN. Autrefois, Olim, ce fut une balle qui me refusa la permission. Je tenais déjà le fruit - quand un coup de feu retentit et ma course s'arrêta.

OLIM avec étonnement. C'est ça qui te préoccupe?

SEVERIN. Quoi d'autre, Olim? Comment oublier ce qui m'est arrivé? Avec mes amis d'infortune, nous logions dans des cabanes de mousse au bord du Lac d'Argent. Dans l'humidité brumeuse et aussi privés de nourriture que des fauves oubliés derrière des barreaux. La faim a fait naître des visions dans mon esprit surexcité: farine et gras ne me suffisaient pas, je voulais boire des jus - des jus aromatiques comme ceux qui goûtent des ananas. Alors le fauve torturé s'échappa de sa cage et se glissa dans la ville de pierre, là où s'entassaient les nourritures fraîches. Ce n'est pas elles qu'il vola mais le rêve né dans le fabuleux pays de Cocagne et il courut se réfugier avec lui dans les bois. Mais la balle arriva et atteignit le rêve, qui roula et s'échappa - vers où? Le sais-tu, Olim?

OLIM balbutiant. Comment le saurais-je?

SEVERIN. Personne ne peut le savoir. Toi non plus, Olim. Retient-on la trace d'une bulle de savon éclatée? Le rêve avait pris fin - mais je vivais encore. Presque mystérieux et se penchant vers Olim. Ecoute-moi, Olim: je serais volontiers mort avec ce jus dans la bouche - j'aurais atteint les portes du paradis. Je serais entré dans le jardin d'Eden et retourné à l'éternelle innocence - il aurait dû me laisser manger ce fruit et puis m'atteindre en plein coeur -- Se redressant et dans un accès de rage progressif -- mais il m'a laissé couché dans mon sang, affamé -- ce dix fois maudit - cet inhumain -- ce gendarme !!!!

OLIM balbutiant. Oublie donc -- ce gendarme --

SEVERIN. Avec cette jambe qui boite? Mais elle ne me ralentit pas assez pour qu'il puisse m'échapper. Je le rattraperai, Olim!

OLIM. L'eau n'a-t-elle pas coulé sous les ponts Séverin? Tu manges à ta faim.

SEVERIN. C'est à toi que je dois d'avoir repris des forces. Dans ma forêt de la faim la faiblesse m'aurait privé d'énergie. Mais tu es apparu comme la Providence elle-même, qui ordonne la vengeance. Tu voulais faire le bien - et si j'étais riche, je ferais exactement la même chose.

OLIM. Je ne t'ai laissé manquer de rien. -

SEVERIN. Et j'ai pris chaque bouchée avidement pour nourrir ma colère. Elle a gonflé dans mes veines - maintenant elle a soif de sang. Elle mugit à mes oreilles et roule ses vagues devant mes yeux - je ne vois rien d'autre que du sang, du sang et du sang! Il saisit son verre. Y en a-t-il aussi dans ce verre? Dois-je boire ça?

OLIM. Qu'est-ce que - tu vas faire?

SEVERIN. Aller me chercher ce que tu ne peux pas me donner - pour me rassasier pour de bon. Me venger de ce tireur et même si je dois le payer chèrement - ça ne sera jamais trop cher - le payer de ma vie!

SEVERIN grimpe sur le fauteuil roulant et s'y dresse.

L'autre t'as eu

Et toi tu gis immobile

La mort s'approche

Et puis t'épargne

Miséricordieusement

Tes yeux s'entr'ouvrent

A peine reprends-tu souffle

Que déjà tu murmures:

Pas d'oubli pas de pardon

Oeil pour oeil

La blessure se guérit

Que l'autre te fit

Les lèvres de la plaie se ferment

Pourtant pas de guérison

Ca suppose

Au dedans

Pas d'oubli pas de pardon
Dent pour dent

Tu reprends forces
Et courage
Et tu fais ce que tu dois
Plus tard tu pourras prier
Et te déchirer la poitrine
Mais là tu ne peux que crier
Pas d'oubli pas de pardon
Sang pour sang

Je suis l'un
L'ennemi est l'autre
Qu'huile et eau ne se mêlent pas
C'est trop tard que tu le sais
Quand la balle t'a frappé
Et l'autre tu vas le traquer
Et le rattraper
Et le juger
Pas de pardon pas d'oubli
Vie pour vie

La chambre à coucher de Madame von Luber. La femme de chambre entre - elle remonte les jalousies et pose le plateau du petit déjeuner près du lit. Olim - en robe de chambre - entre.

MADAME VON LUBER. Vous permettez que je continue ?

OLIM. Je vous en prie. Sommes-nous seuls ?

MADAME VON LUBER. Voyons Monsieur Olim!... Vous n'avez pas bonne mine. Est-ce que la soirée d'hier ne vous a pas réussi? Bien sûr - cette crise vous a empêché de dormir. Avez-vous d'autres soucis?

OLIM *d'une voix rauque*. Oui.

MADAME VON LUBER *décapitant un oeuf*. Pour Séverin.

OLIM. Non.

MADAME VON LUBER *laisse retomber oeuf et couteau*. Pour qui alors?

OLIM. Pour moi.

MADAME VON LUBER *le considère attentivement. Puis sur un ton négligent*. Qu'est-ce qui peut bien vous inquiéter? Vous êtes riche, vous avez une santé de fer -

OLIM. Je suis menacé - *prenant sa main* - ma vie est menacée, chère madame von Luber!

MADAME VON LUBER. Vous êtes un petit plaisantin, Monsieur Olim. Qui veut vous prendre la vie?

OLIM. Lui - Séverin!

MADAME VON LUBER. En remerciement de tant de soins?

OLIM. C'est comme ça qu'il me remerciera - s'il apprend que c'est moi qui --- *Il s'interrompt*.

MADAME VON LUBER *impatiente*. Chuchotez-moi donc ça à l'oreille.

OLIM. Vous me jurez de ne jamais le révéler - et de m'aider à le garder, pour qu'il ne s'éloigne jamais du château?

MADAME VON LUBER. C'est juré.

OLIM. C'était au temps où j'étais encore gendarme -

MADAME VON LUBER. Qu'est-ce que vous étiez?

OLIM. Gendarme.

MADAME VON LUBER *pouffant*. Avec casque et sabre -- dans la forêt et sur la lande -- un épouvantail à voyous - un gardien de vagabonds -- *avec un cri aigu*. Gendarme -!!

OLIM *presque timidement*. Je suis d'origine modeste -

MADAME VON LUBER. Mais pour l'heure châtelain! *Elle se calme*. Je me réjouissais de votre ascension sociale.

OLIM. Au cours d'une poursuite, j'ai blessé ce Séverin d'un coup de feu. *Et puis j'ai été posé des questions...*

MADAME VON LUBER. Etiez-vous obligé de tirer sur lui?

OLIM. J'étais en service.

MADAME VON LUBER. Et avait-il - volé?

OLIM. C'est justement à ce propos que j'ai réfléchi - et quand m'est venu le désir de le tirer de la misère et de la culpabilité - la corne d'abondance m'a déversé le gros lot. Plus aucun doute: je devais me dévouer à Séverin. Mais rien n'agit sur lui. L'âme ne s'est pas purifiée, le corps a été

empoisonné par la soif de vengeance. Que faut-il faire pour détourner un homme de sa colère?!

MADAME VON LUBER. --- Vous avez réchauffé la vipère dans votre sein et maintenant elle vous pique.

OLIM. Il se l'est juré: s'il trouve celui qui a tiré sur lui, il le descend. Il a grimpé sur le siège du fauteuil roulant et hurlé d'une voix stridente dans la salle ce qu'il veut faire de sa victime. Il boira son sang. Bientôt il partira en boitillant et me cherchera. Dois-je fuir? Au vengeur la terre n'est pas trop vaste. Est-il juste que je cesse de vivre parce que j'ai voulu faire le bien? *Il se laisse tomber par terre.*

MADAME VON LUBER *caresse ses cheveux.* Ne tremblez pas. Ne pleurez pas. Ne sommes-nous pas deux? On arrivera bien à tenir tête à un seul individu. On ne va pas le quitter de l'oeil. Madame von Luber veillera. A ce que personne ne s'échappe. A ce que rien ne se perde. A ce que tout reste joliment ensemble. Avec des tours et des créneaux. Un château est un château - et la façon dont on obtient un château ne préoccupe que celui qui n'a pas d'autres soucis. *Elle sourit pour elle-même et hoche la tête.*

OLIM. Comme votre voix est apaisante.

MADAME VON LUBER. Elle le sera souvent à partir de maintenant. Nous avons beaucoup à délibérer. Couper un homme du monde extérieur, c'est un tour de force qui est à notre portée. Donnez l'ordre de ne plus ouvrir le portail du château qu'avec mon autorisation. Toutes les clés seront remises entre mes mains. Ai-je les pleins pouvoirs?

OLIM. Empêchez Séverin de fuir le château.

MADAME DE LUBER. Il ne m'échappera pas. Emportez le plateau et envoyez-moi la femme de chambre.

Olim: sort avec le plateau.

Chambre de Fennimore. Fenêtre ouverte. Fennimore fait sa valise. On frappe à la porte. Elle tend l'oreille. On frappe à nouveau. Elle va ouvrir: Séverin - appuyé sur une canne - entre en boitillant.

SEVERIN *pressé - dans un murmure.* Fermez à clé. Ecoutez si on me suit. Cette canne résonnait comme une cuillère en fer dans une poêle. Entendez-vous du bruit?

FENNIMORE. Tout est si tranquille.

SEVERIN. La paix du tombeau. *S'éloignant de la porte.*

FENNIMORE *apporte une chaise.* Vous pouvez de nouveau marcher?

SEVERIN. Hier soir la vue d'un fruit, et votre chant de vengeance ont remué mes sangs et redonné des forces à mes muscles. *Il s'assied.*

FENNIMORE. Moi, cette même chanson m'a coûté mon séjour ici.

SEVERIN *remarquant la valise:* Vous partez

FENNIMORE Sur ordre de ma tante, parce que je n'ai pas réussi à vous égayer, vous et Monsieur Olim.

SEVERIN. Un troupeau d'ânes rétifs n'aurait pu obtenir un meilleur succès. Quand partez-vous?

FENNIMORE. Il faut qu'avant huit heures j'ai franchi le portail.

SEVERIN. --- Seriez-vous prête à faire un détour sur votre chemin?

FENNIMORE. J'ai l'habitude des détours.

SEVERIN. Mais celui-là vous conduira dans une contrée sauvage en pleine forêt. Le pied s'enfonce dans la terre spongieuse. Les branches vous griffent le visage. Des serpents rampent sous les fourrés. Sans cesse quelque chose bruit dans les feuillages. Celui qui passe la nuit dans le bois apprend bien avant minuit ce que c'est que la peur.

FENNIMORE. Je n'aurai pas peur. Il n'y a que les hommes qui me font du mal - jamais les serpents.

SEVERIN. J'ai besoin d'un messager qui puisse quitter la maison discrètement - et qui sache tenir sa langue. - C'est vous qui m'êtes apparue. D'une manière merveilleusement évidente. - *Riant.* Et le hasard fait que vous êtes obligée de partir

FENNIMORE. J'aimerais bien une fois dans ma vie me rendre utile.

Il lui fait signe de s'approcher. FENNIMORE s'agenouille près de lui.

SEVERIN. J'ai des amis qui habitent les cabanes de mousse près du Lac d'Argent. Vous leur direz que je vais bien grâce à l'aide d'un bienfaiteur providentiel mais que j'ai besoin d'aide pour régler son compte à celui qui m'a abattu. Qu'ils cherchent dès maintenant lequel des deux gendarmes m'a blessé et où il se trouve.

FENNIMORE. Où est le Lac d'Argent?

SEVERIN. *va en boitant le lui montrer par la fenêtre.*

*Sur cette route privée d'ombrage
Dont le vent souève la poussière -*

FENNIMORE.

Quel bonheur de marcher dans le vent
Vers les bois par delà leurs lisières

SEVERIN.

Mais le chemin va et vient sans arrêt
Tout en détours et en lacets

FENNIMORE.

Si sur le but j'ai l'oeil fixé
En un clin d'oeil (instant) je l'atteindrai

SEVERIN.

C'est à une journée de marche
Là où du pont s'arrondit l'arche

FENNIMORE.

Déjà scintillent les étoiles
Dans les ténèbres de la nuit

SEVERIN.

Etroit est le sentier et touffus les buissons
Tout hérissés d'épines et de ronciers

FENNIMORE.

Je poursuis insensible aux chardons
Comme aux cris de cnouettes et d'orfraies

SEVERIN.

Le brouillard tombe et toute proche
Voilà l'eau frissonnant sous la lune

FENNIMORE.

Des sources chaudes monte la brume
Et de mon but je me rapproche

SEVERIN.

Dense et trompeuse sera la brume
Et le chemin dans l'eau se noie

FENNIMORE.

Nulle frayeur ne me fera trembler
Et le lac me sera pont de bois

SEVERIN.

Qui donc sur l'eau pourrait marcher?

FENNIMORE.

Qui plus loin doit aller, par le lac sera porté

La cage d'escalier. Une large volée d'escalier conduit à un vaste palier, dont partent à gauche et à droite des volées plus étroites. En bas des portes en verre; une lourde porte en bois à l'arrière du palier. A côté un grand gong sur un support en forme de dragon. Séverin arrive en bas à droite et claque violemment la porte en verre.

SEVERIN *tend l'oreille. Puis d'une voix forte.* Personne n'entend? Ca n'est pas assez fort. Faut-il que je casse des cailloux pour que vous compreniez que je ne fermerai pas ma gueule? Moi j'ai tout le cerveau qui résonne et vous rien ne vous dérange?! *Il aperçoit le gong, saisit le marteau et assène des coups furieux sur le disque sonore. S'arrêtant.* Et là ça résonne non! Comme un coup de tonnerre depuis la coupole jusqu'aux profondeurs du château! Et vous voudriez me faire croire que vous n'entendez toujours pas! Allez, allons y jusqu'à ce qu'un de nous deux capitule! Que je sois paralysé ou que vos tympanes éclatent! *Il frappe de nouveau le gong.*

Le domestique arrive d'en bas à gauche et monte l'escalier.

SEVERIN *abaisse le marteau.* Fini de dormir dans le château de la Belle au Bois Dormant? Est-ce que ce sont tes maîtres qui t'envoient, beau page?

LE DOMESTIQUE. Monsieur Séverin désire quelque chose?

SEVERIN. Quelle bonté de votre part de ne pas faire la sourde oreille à mes signaux. Il faut chercher la politesse chez les serviteurs à présent. Autrefois, elle était un privilège des princes. Faut-il le rappeler au prince de ce château? Je veux être traité comme un être humain - et non comme une bête en cage. Que Monsieur Olim vienne.

LE DOMESTIQUE. Je vais appeler Madame von Luber. *Il veut aller vers la porte.*

SEVERIN *le retenant.* C'est à Monsieur Olim que je veux parler!

LE DOMESTIQUE. Impossible sans l'autorisation de Madame von Luber. *Il sort par la porte.*

SEVERIN *dans une attitude d'attente: balançant dans la main gauche le marteau, dans la main*

droite la canne. Madame von Luber entre.

MADAME VON LUBER. Vous sollicitez un entretien avec Monsieur Olim. Le moment est mal choisi. Monsieur Olim n'a pas un moment de libre. Y a-t-il urgence?

SEVERIN *bouillant de colère*. Oui, avec Monsieur Olim. Pas avec vous, gente Dame. Où est fourré Olim?

MADAME VON LUBER. Il reste dans sa chambre -

SEVERIN. Pourquoi se cache-t-il de moi? Pourquoi ne m'explique-t-il pas pourquoi on m'enferme ici?

MADAME VON LUBER. Mais on ne vous enferme pas. Le vaste parc -

SEVERIN -- est fermé, bouclé. Le portier fait le sourd - le jardinier joue de l'harmonica - il n'y a pas de clé et mon ami Olim ne se montre plus depuis qu'il sait que mes jours, ici, sont comptés. Je ne sais pas lequel, mais un lien existe - vos bavardages ne parviendront pas à me sortir ça de la tête.

MADAME VON LUBER. Je n'essaie même pas, Monsieur Séverin. Tout s'explique très simplement: Monsieur Olim a perdu tant de temps à vous soigner qu'il a beaucoup de travail à rattraper.

SEVERIN. S'il pense que cela lui donne le droit de m'enfermer - il se trompe. Et son erreur constitue un danger de mort pour un autre qui va payer cher chaque minute de retard. Ma vengeance risque de passer toutes les bornes si je n'éteins pas le feu tout de suite. J'avertis Olim: c'est sur sa tête que retombera la responsabilité d'une erreur si ma colère frappe aveuglément le coupable et l'innocent.

MADAME VON LUBER. Soyez donc patient. Je vous ouvrirai moi-même le portail du parc quand *s'interrompant* votre jambe sera valide. Pour l'instant vous risquez encore de tomber sans pouvoir vous relever et de prendre froid. Vous ne voulez tout de même pas encore obliger Monsieur Olim à faire le garde-malade?

SEVERIN *hors de lui*. Je ne sais pas ce que je vais lui faire s'il ne me laisse pas sortir immédiatement. Je suis guéri, je boîtie - pour m'amuser. Et si je prends froid, j'éternuerai pour mon plaisir. Parce que cela me plaît de boîtier et d'éternuer.

Le domestique entre en bas et monte l'escalier

LE DOMESTIQUE à Madame von Luber. Mademoiselle Fennimore est revenue.

SEVERIN *s'illumine*. Fennimore -!

MADAME VON LUBER *observe Séverin et hoche la tête avec satisfaction*. -Au domestique. Mademoiselle peut entrer au château.

Madame von Luber sort. Le domestique sort. Fennimore entre et pose sa valise à côté d'elle. Séverin va à sa rencontre en boitillant.

SEVERIN *avec une soudaine inquiétude*. Vous avez trouvé mes amis? Vous avez bien transmis le message?

FENNIMORE. J'ai répété ce que vous m'aviez dit ici.

SEVERIN. Et ils se sont précipités sur la trace de sang comme des chiens de chasse. Fidèles amis. Et le résultat de leur recherche?

FENNIMORE. Ils ne m'en ont pas parlé.

SEVERIN *ne cache pas sa surprise, il s'éloigne d'elle*. Pourquoi revenez-vous alors?

FENNIMORE. Il m'a bien fallu les conduire.

SEVERIN. Eux ici?

FENNIMORE. C'est ce qu'ils voulaient.

SEVERIN. Mais pourquoi?

En bas arrive le domestique - essayant de repousser les quatre jeunes gens.

LE DOMESTIQUE. Seule Mademoiselle avait eu le droit d'entrer. Vous avez forcé le passage. Quittez sans délai le château.

SEVERIN *se dressant*. Ces jeunes gens restent - et ne céderont qu'à la force. Appelez la police.

LE DOMESTIQUE *hausse les épaules et s'éloigne*.

PREMIER JEUNE HOMME *regardant autour de lui*. Tu habites dans un château -?

SEVERIN. Je végète ici d'une manière pire que si j'étais dans un trou à rats. Laisse ça. Qu'avez-vous appris? *Les jeunes gens s'assoient autour de Séverin sur les marches.*

SEVERIN *impatient*. Alors? Où et comment?

DEUXIÈME JEUNE HOMME. Il a quitté son secteur. Nous avons demandé partout mais nous n'avons pas pu trouver où il est allé.

SEVERIN. Il n'est pas devenu gendarme dans la lune!

TROISIÈME JEUNE HOMME. On ne connaît nulle part un gendarme de ce nom.

SEVERIN *se tait et se mord le poing. Après une pause avec indifférence*. Et comment s'appelle-t-il?

QUATRIÈME JEUNE HOMME. Olim.

SEVERIN *sursaute*. Répète.
PREMIER JEUNE HOMME. - Olim.
FENNIMORE. Comme Monsieur Olim.
DEUXIÈME JEUNE HOMME. Tu connais aussi un Olim? C'est pourtant un nom rare.
SEVERIN *méditant* Olim - et Olim - -
TROISIÈME JEUNE HOMME. Qui est donc ton Olim?
SEVERIN. Celui qui possède ce château.
QUATRIÈME JEUNE HOMME *riant*. Entre un châtelain Olim et un gendarme Olim il y a une sacrée différence même si les deux se ressemblent comme des frères jumeaux.
Madame von Lubber sort de la porte en haut, regarde autour d'elle sur le palier comme si elle cherchait quelqu'un, s'approche du bord de l'escalier et aperçoit ceux qui sont assis sur les marches.
MADAME VON LUBER *s'éclaircissant la voix*. Qui êtes-vous? Que cherchez-vous ici?
SEVERIN *se redressant*. Moi, gente Dame. J'ai eu de la visite - Un renfort de tribus sauvages venu des forêts vierges. Ce sont mes guerriers. Alors qu'a décidé Monsieur Olim?
MADAME VON LUBER. Il serait très mécontent si au milieu de ses importantes affaires vous deviez le -
SEVERIN. Taratata...Des prétextes. J'exige sa venue. Je veux savoir pourquoi il voulait me priver de ma liberté. Ici et tout de suite. Sinon, avec mes légions, je forcerai sa porte. *Il agite sa canne.*
MADAME VON LUBER. Mais c'est de la noire ingratitude -
SEVERIN. Courez, Madame!
MADAME VON LUBER *sort rapidement*. Olim et madame von Lubber sortent d'en haut.
MADAME VON LUBER *d'une voix étouffée à l'oreille d'Olim*. N'ayez pas peur. Frédéric part chercher de l'aide. *Elle se retire à nouveau.*
OLIM *avance au bord du palier*. Me voici.
SEVERIN. As-tu apporté les clés des portes du château et du parc?
OLIM. Pourquoi en as-tu besoin?
SEVERIN. Pour choisir la sortie par laquelle je veux partir et m'éloigner de tes bontés et de ton château.
OLIM. Où veux-tu aller?
SEVERIN. A la chasse. Chasser. Je suis un chasseur. J'ai de grands territoires de chasse à explorer jusqu'à ce que je débusque le gibier - qui a disparu de son ancien secteur et s'est installé dans des zones inconnues.
OLIM. Tu peux tirer le faisan - et les lapins dans le parc.
SEVERIN. Ne fais pas l'imbécile - *prononçant le nom avec difficulté* - Olim - -
OLIM. Qu'est-ce que tu as? Tu t'étrangles?
SEVERIN. Il faut que je me force à prononcer ce nom. Olim, c'est comme ça que s'appelle aussi l'autre.
OLIM. Quel - autre?
SEVERIN. Ne te rappelles-tu pas?
OLIM. Le -- gendarme?
SEVERIN. Olim!
OLIM. Et d'où sais-tu - qu'il a quitté le pays?
SEVERIN. Comment ça - quitté le pays?
OLIM. Tu viens de dire qu'on a enregistré son départ pour une destination inconnue. Rayé des listes officielles. Peut-être a-t-il quitté le service. Pour émigrer. Je ne peux pas en juger - mais entrer dans la gendarmerie est-ce vraiment réaliser le rêve de sa vie? J'imagine que la nostalgie fait plutôt miroiter l'envie d'être colon au Brésil. Je le vois... Ton gendarme je le vois au Brésil. Le Brésil. Le Brésil est vaste - Vas-tu courir au Brésil pour y insulter un ancien gendarme, devenu depuis longtemps fermier brésilien? Sors-toi cette idée de Brésil de la tête et vis heureux sous des chênes allemands. Dans mon parc.
SEVERIN *aux jeunes gens*. Qui a parlé du Brésil?
OLIM *avec un petit rire*. C'était écrit sur ton front. Et j'ai deviné ton secret! C'est le Brésil - et c'était le Brésil. Passons l'éponge. Allez tous vous promener dans le parc. *Il veut s'en aller.*
SEVERIN. Halte. On ne se retire pas. D'abord on règle les comptes. *Aux jeunes gens*. Postez-vous en haut. *Les quatre jeunes gens entourent Séverin sur le palier*. C'est lui qui m'a soigné. J'ai mangé ici - toujours ponctuellement. Et du choix il y en avait: du faisan à la truite. Plus que je n'en voulais. Et je prospérais. Pour maintenant tourner en rond dans le parc - derrière des barreaux? Quel est le prix payé pour que je ne puisse ouvrir une porte ni aller où je veux à mon gré? Pour que je n'en aie pas le droit, quel est le prix dont c'est payé?
OLIM *cherche ses mots*.

SEVERIN. Quel est le prix payé pour que je ne puisse exécuter mes projets? Et que le poisson s'échappe de mon filet? Que m'annoncent mes messagers? Trop tard. Le gros saumon a sauté par-dessus le barrage dans la mer et l'eau n'en garde pas la trace. Si je ne l'attrape plus - et si mon sang en effervescence me consume? Quel est le prix dont c'est payé?

OLIM *croise timidement ses mains*

SEVERIN. Ni ton château ni ta richesse ne le payent ce prix. Je ne remets pas ta dette. Je veux être payé. Je maintiens les droits que je possède envers toi. Tu m'as privé de mon coup de filet, compense le dommage que tu m'as causé. Je ne m'en vais plus - je reste. Ramène-moi Olim. Cherche, toi. Et si je l'étrangle ici sous tes yeux - alors tu seras libéré de ta dette. Jusque-là je te rappellerai à l'ordre sans répit. Jour et nuit. Tu as tout intérêt à découvrir rapidement l'Olim qu'il me faut. Cherche, Olim - Olim!

Le domestique introduit le gros gendarme. Un silence.

LE GROS GENDARME. Pourquoi et contre qui faut-il intervenir ici? Comme il n'obtient pas de réponse. Qui est le maître de maison?

OLIM *avec un effroi croissant regarde fixement en bas le gros gendarme et veut se retirer.*

LE GROS GENDARME. Qui bat en retraite là-haut - et n'a pas la conscience tranquille?

OLIM *s'avançant à nouveau - balbutiant.* Je n'ai pas du tout mauvaise conscience - - je suis le maître de maison - - désignant Séverin et les jeunes gens. - - et ce sont mes hôtes. - - c'est un mal-entendu - - Vous pouvez repartir.

LE GROS GENDARME *considère Olim de plus en plus attentivement et éclate d'un rire tonitruant.*

OLIM *souriant avec gêne.* Nous sommes une société très mêlée - - les jeunes gens - - rentrent d'une randonnée - - cette personne est une dame de la noblesse - - et sa nièce - - tourné vers Séverin - - et lui - -

LE GROS GENDARME *poussant un cri.* Olim!! Un silence; Je me trompe?

OLIM *d'une voix étranglée.* C'est bien mon nom. Je le porte, ce nom, depuis l'enfance - et beaucoup d'autres avant moi. La famille des Olim -

LE GROS GENDARME. - s'y entend au métier des armes. Le sabre à gauche et le revolver de service à droite. Nous autres chevaliers de la gendarmerie.

OLIM. Personne ici ne comprend ce que vous voulez dire - -

LE GROS GENDARME. Mais c'est du passé. Tu as retiré l'uniforme et raccroché le shako. La chance t'a offert le bras et t'a conduit dans un château. Et revoilà mon vieux camarade Olim en châtelain.

Un silence.

OLIM. - - Vous devez vous tromper - - La ressemblance des noms vous induit en erreur - -

LE GROS GENDARME. Il n'y a qu'un Olim. C'était toi, c'est toi et ça restera toi - de même que ta peau n'est pas une chemise que tu enlèves.

OLIM. - - La plaisanterie est - - Vous voyez - - personne ne rit - -

LE GROS GENDARME. Il n'y a pas de quoi rire. Est-ce comique de mépriser un ancien collègue?

OLIM. Je ne vous offense pas - - je ne vous connais vraiment pas - -

LE GROS GENDARME. Personnellement cela ne me toucherait pas - mais au nom de l'esprit de camaraderie qui doit être préservé, je m'adresse à toi: as-tu honte du passé, quand tu étais un gendarme avec nous, les autres gendarmes?

OLIM. Je n'ai aucune raison - - d'avoir honte - - je n'ai jamais été gendarme - -

LE GROS GENDARME. Et qui était ce tireur qui dans la chaleur torride de midi abattit un fugitif? - - Je m'en souviens bien car ce fut ta dernière action officielle - aussitôt après tu as disparu du secteur. - - Ça vous marque pourtant de descendre un homme? - - Ça ne te rafraîchit pas la mémoire?

OLIM *regardant autour de lui, cherchant de l'aide.* Je le nie - - je ne veux pas rabaisser une profession - - surtout pas, une profession qui nous protège - - des voleurs et des assassins - - et qui dans sa lutte contre cette racaille de brigands paye elle-même son tribut - - en sang et en vies - - malgré toute mon admiration et mon infini respect - - A Madame von Lubber. Tout de même, on croira la personne qui témoignera que j'ai toujours habité ici. Aussi loin que Madame von Lubber s'en souvient, je suis dans ce château - - Mon témoin parle!

MADAME VON LUBER. La vérité - ou dois-je mentir?

OLIM *avec un haut le corps.* Mais la vérité - -

MADAME VON LUBER. Monsieur Olim lui-même veut entendre la vérité. Monsieur Olim a été gendarme. Il me l'a avoué - vers Séverin. Et c'est lui le tireur.

Un silence.

LE GROS GENDARME *éclatant de rire.* Elle ne t'a pas raté. Retiens la leçon. L'homme ne doit rien oublier. Sinon, comme toi, il perd la face. Adieu, Olim. Tu n'as pas besoin de ma protection -

tu as été toi-même gendarme et tu sauras te débrouiller.

Il sort ainsi que Madame Von Luber et Fenimore. Il règne un silence inquiétant. Olim regarde fixement Séverin, anxieux et tendu. Séverin se tasse comme un fauve prêt à bondir - le poing serré convulsivement sur sa canne. Séverin pose le pied sur la marche supérieure. Olim n'attend pas l'attaque, fuit par les escaliers qui mènent plus haut et disparaît.

SEVERIN hurlant. Retenez - - - Il atteint le palier et se jette littéralement dans les bras des jeunes gens - laissant tomber sa canne - - - retenez moi!!!!

ACTE TROIS

Le grenier de la tour. Une lucarne basse laisse entrer de la lumière. Olim est assis recroquevillé dans les poutres de la charpente. On frappe à la porte à claire-voie. Olim sursaute et ne fait pas de bruit. On frappe plus fort. Olim se laisse glisser du chevron et se glisse vers la porte pour écouter.

VOIX DE MADAME VON LUBER. Monsieur Olim - Vous ne vous êtes quand même pas pendu? Répondez au moins si vous êtes encore en vie.

OLIM *avec hésitation*. Je suis en vie - Madame von Luber.

VOIX DE MADAME VON LUBER. Alors laissez-moi entrer.

OLIM *tourne la clé qui grince*. Madame von Luber *entre*.

MADAME VON LUBER. Comment faites-vous pour respirer dans cet air étouffant plein de bois et poussière - une véritable atmosphère de suicide. *Elle s'évente avec son mouchoir.*

OLIM. Comment m'avez-vous trouvé?

MADAME VON LUBER. J'ai frappé à la porte de chaque mansarde -

OLIM. Allez-vous trahir ma cachette?

MADAME VON LUBER. Depuis quand me faites-vous l'honneur de vous défier de moi?

OLIM. Devant l'autre gendarme vous avez pris parti contre moi -

MADAME VON LUBER. Mon cher Monsieur Olim, il était trop tard pour mentir. Votre propre aveu était inscrit en lettres d'airain sur votre visage. Cela n'aurait fait qu'empirer les choses. Qu'aurait pensé le gendarme de notre double désaveu? Il aurait vite soupçonné de sombres mystères de château qui doivent craindre la lumière du jour. Dire la vérité à Séverin était encore le moindre mal.

OLIM. Où - est Séverin?

MADAME VON LUBER *fait semblant d'écouter au dehors. Puis en chuchotant*. Il vous cherche. J'ai voulu le devancer et vous protéger. Je ne le laisserai pas pénétrer dans cette soupente avec sa meute.

OLIM. M'a-t-il poursuivi - dans tous les escaliers?

MADAME VON LUBER. Jusqu'au grenier. Là, ses forces l'ont abandonné et il a envisagé l'idée de siège. Je ne veux pas me souiller les mains avec son sang infâme, cria-t-il - qu'il meure de faim et connaisse la mort silencieuse du lâche, qui frappe et ne se laisse pas frapper. Que les araignées lui tricotent son linceul dans son coin de grenier.

OLIM *perdant courage*. Un siège - ?

MADAME VON LUBER. Avec suppression totale de nourriture. Pas une goutte d'eau, pas une croûte de pain.

OLIM. Mais c'est monstrueux -

MADAME VON LUBER. Que quelqu'un fasse mourir de faim son prochain? C'est une chose banale, Monsieur Olim - et si vous crevez ici et que l'on retrouve après des semaines votre cadavre - dans la charpente de la tour! - on conclura au suicide.

OLIM. Il faut chercher de l'aide et rappeler le gros gendarme.

MADAME VON LUBER. La vue de l'uniforme vert priverait Séverin de son dernier reste de lucidité. Non, Monsieur Olim, nous décidons le huis-clos. Personne ne doit venir troubler nos plans. Ce sont des affaires privées. Plus question de faire machine arrière. *Elle mène Olim vers une poutre transversale sur laquelle elle le tire pour le faire asseoir à côté d'elle*. Asseyons-nous et consolons nous un peu. Tout d'abord on va manger tous les jours - pas beaucoup de plats, car je ne pourrai pas les monter, discrètement - mais de la soupe, de la viande et du fromage régulièrement.

OLIM *joyeusement*. Vous feriez ça pour moi?

MADAME VON LUBER *presque brutalement*. Si vous faites aussi quelque chose pour moi!

OLIM. Tout ce que vous voudrez

MADAME VON LUBER *sort de son sac à mains un papier qu'elle tend à Olim*. Signez ça! *Il signe*. Maintenant Monsieur Séverin peut passer sa colère.

OLIM *se méprenant*. Vous croyez - que pendant ce siège inutile --- sa fièvre de vengeance le quittera?

MADAME VON LUBER *sarcastique*. Tout juste. OLIM *tambourine, légèrement euphorique sur ses cuisses*. Pourquoi vous réjouissez-vous tant? C'est la perspective de manger?

OLIM *secoue la tête*.

MADAME VON LUBER. Que de mystères! Ne peut-on participer à cette allégresse?

OLIM *gloussant de bonheur*. Il se calmera avec le temps. Il ne lui faut que du temps. D'un seul coup il ne peut pas comprendre, il faut que ça mûrisse. Ça germe tout d'abord - ça fait mal quand

l'écorce éclate - ça éclôt - car il faut bien que ça éclore quand cette rosée arrose la pousse - Ca gonfle avec tant de force - et sous le ciel c'est un arbre, qui étend son ombre sur nous - - - Il perd à moitié conscience

MADAME VON LUBER. *va vers la porte et retire la clé de la serrure.* Je prends la clé, pour vous éviter de provoquer un malheur. *Elle ferme de l'extérieur.*

OLIM *seul - reste encore un court instant assis sur la poutre. Puis il se dresse sur ses pieds. Déjà en courant vers la porte, il crie.* La clé! *Martelant la porte de ses deux poings.* Ouvrez - - - c'est important - - ce que j'ai à lui dire - - à cet instant - - tout de suite - - alors qu'il n'est pas encore calmé - - s'il peut faire ça - - dans ma poitrine - - je la lui présente - - d' un coup de couteau - - il venge - - venge et tue - - ce que je lui ai - - trop et toujours trop peu - - mais toujours tout - - ce que je pouvais - - et infatigablement fais le bien - - je ne crains plus sa colère - - ma peur s'est dissipée - - mon coeur bat avec douceur - - brisez cette porte - - en plein coeur - - par Séverin!! *Il frap - pe violemment contre la porte, qui résiste à ses coups de poing.*

La cave. Par une étroite fenêtre haute entre de la lumière. A un pilier au centre Séverin est attaché avec des chaînes. Les quatre jeunes gens sont assis sur le carrelage de pierre.

SEVERIN

Le sage Ulysse au mas de misaine
Se fit lier par des cordages
A l'abord de l'île aux Sirènes
Dont séduisent chants et mirages

Celui qui se laisse enivrer
Son navire fera naufrage
Pour avoir leurs chants écouté
L'imprudent finit son voyage

De ces oiseaux à tête humaine
Impossible de fuir le carnage
Et leurs griffes acérées le traînent
Déchiqueté sur le rivage

S'interrompant - gémissant. J'ai soif. . PREMIER JEUNE HOMME se lève, va vers la porte et tourne la clé qui grince.

SEVERIN *indigné.* Où vas-tu?

PREMIER JEUNE HOMME. Chercher de l'eau.

SEVERIN. N'ouvre pas cette porte. Je ne veux pas savoir que ce cachot souterrain possède une porte avec sa clé grinçant dans la serrure - avec le bruit d'un appel au secours d'un homme qu'on assassine!

DEUXIEME JEUNE HOMME. Pour t'évader il faudrait d'abord que tu brises les chaînes avec lesquelles nous t'avons attaché.

SEVERIN. J'ai beau tirer, le fer entaille ma chair mais rien ne se desserre. Vous m'avez bien ligoté. Je vous remercie, les gars.

DEUXIEME JEUNE HOMME. Tu peux donc accepter de te nourrir sans pour autant courir le risque d'être submergé par ton ivresse sanguinaire.

SEVERIN. Non. Tant qu'elle n'est pas dissipée, je ne veux ni boire ni manger. Ne m'apportez rien. Même si je supplie et vous harcèle, ne m'apportez rien. J'ai perdu ma lucidité et je veux la retrouver - . Pour un peu je me serais laissé entraîner, mais au dernier moment un éclat de lumière a percé la brume. J'ai vu ce foyer lumineux et c'est de lui que j'ai la nostalgie - Je veux retrouver cette clarté, qui me montra le chemin. Le pied refuse d'avancer. *D'une voix tonitruante.* Alors coupe-toi le pied et traîne-toi à genoux sur la route et meurs au coucher du soleil!

TROISIEME JEUNE HOMME *après une pause.* Mourir de faim sous la cuisine d'un château avec l'odeur du rôti qui vous chatouille les narines.

SEVERIN *les considère tous les quatre. Puis calmement.* Vérifiez encore mes chaînes - et parlez. Je reste là où je suis.. A mon piquet. *Les quatre jeunes gens se lèvent.*

QUATRIEME JEUNE HOMME. Et toi, qui te libérera, quand tu -

SEVERIN. Ces chaînes tomberont quand le temps sera venu!

PREMIER JEUNE HOMME *timidement.* Séverin - nous partons. Nous n'habitons plus dans les caves. L'automne s'avance et nous pousse vers la ville.

SEVERIN. Marchez. Ne vous inquiétez pas de moi. Il se pourrait que je ne triomphe jamais de ma fureur. Et un squelette restera attaché ici - ses os dans le courant d'air cliquetant encore des

serments de vengeance. Personne ne doit les entendre. Fermez de l'extérieur et emportez la clé.

Les quatre jeunes gens sortent. Quand donc mon sang s'apaisera-t-il?

SEVERIN.

Mais moi comment boucher mes oreilles
Aux sirènes de ma rage
Je n'ai pas de cire d'abeille
Pour traverser le passage

Un fleuve ardent me submerge
Tout mon sang reflue au visage
Quand donc s'apaisera ma fièvre
Et toute cette fureur sauvage?

*Madame von Luber est entrée durant le chant dans la cave et s'est affairée derrière la colonne.
Lorsque Séverin se tait, les chaînes se détachent de lui.*

MADAME VON LUBER *s'avançant.* Ce sont vos amis qui vous ont mis ces chaînes de torture médiévale. Il est là debout, attaché à son pilier, et chante des chorals - un vrai martyr du temps de l'Inquisition. Pourquoi n'avez-vous pas crié au secours?

SEVERIN *regarde les chaînes par terre et se frotte avec étonnement les articulations.*

MADAME VON LUBER. Il est vrai qu'aucun cri ne peut percer ces murailles. C'est ainsi que sous les plombs à Venise on réduisait au silence ceux qui avaient déplié. Vous ont-ils enfermés pour que vous ne commettiez pas l'irréparable?

SEVERIN *ne modifie pas son attitude.*

MADAME VON LUBER *le tirant pour le faire assoir à ses côtés sur le socle du pilier.* Ce ne sont pas de vrais amis, ceux qui se mettent en travers de votre chemin quand vous êtes prêt à bondir - La colère qui n'éclate pas ronge l'intérieur. Alors, on brûle tandis que l'autre reste frais et dispos? Cela ne fait pas de bien à son propre sang, Monsieur Séverin:

SEVERIN *ne répond rien.*

MADAME VON LUBER. Monsieur Olim a de l'avance - mais il ne peut pas sauter plus haut qu'il n'a sauté sinon il se cognerait le crâne contre les tuiles du toit qui couvrent la tour du château. Il est caché dans la lanterne de la tour - Voici la clé. Voici la clé, Monsieur Séverin!

SEVERIN *regarde avec étonnement.* La clé - de quoi?

MADAME VON LUBER. De la mansarde - de la cage où est enfermé l'oiseau.

SEVERIN. Est-ce que je poursuis - un oiseau?

MADAME VON LUBER. L'oiseau Olim. Qui autrefois vous frappa de sa serre. Vous savez bien qu'il est l'un et l'autre Olim. Un seul Olim!

SEVERIN *comme émergeant d'un rêve.* Il est l'un - et l'autre - -

MADAME VON LUBER. Vos amis vous ont empêché d'assouvir votre colère - mais il y a toujours une Madame von Luber pour rattraper l'occasion perdue.

SEVERIN. Mais ce n'est - pas du tout ça. C'est moi qui ai demandé qu'on me tienne - qu'on me descende dans la cave la plus profonde - et qu'on m'enchaîne!

MADAME VON LUBER. Mais pourquoi?

SEVERIN. Pour ne pas avoir les mains libres - pour ne pas frapper - pour éviter un coup de couteau dans le cœur d'Olim.

MADAME VON LUBER. Vous pardonnez?

SEVERIN. Parce qu'il est l'un et l'autre. Mon Olim celui-ci - et mon Olim celui-là. Mon Olim qui me fit du bien. J'ai couru jusqu'au bord de l'abîme - et j'y serais tombé si une main ne m'avait retenu par l'épaule. La grâce est descendue sur moi! Ces chaînes ne sont-elles pas tombées d'elles-mêmes?

MADAME VON LUBER. C'est moi qui les ai détachées.

SEVERIN. Vous êtes venue pour ôter mes chaînes - dont je ne voulais me libérer que lorsque j'aurais été sans colère. Elles sont tombées et je suis sans colère!

MADAME VON LUBER *remet la clé dans son réticule.* Monsieur Olim sera fort surpris de vous voir d'une humeur aussi conciliante.

SEVERIN. Non, il s'y attendra. Peut-il penser que quand j'ai appris que Olim - est Olim - - !

MADAME VON LUBER. C'est ce qu'il pense. Et s'il doit changer d'avis, il faut l'y amener prudemment. On renonce difficilement à croire à la méchanceté des hommes. Il faut d'abord lui redonner confiance. Il soupçonne encore le baiser de Judas sur chaque bouche et le couteau dans la main tendue. Je porterai à mon Olim le rameau d'olivier. La tempête s'est apaisée. De nouveau, la mer repose calme et tranquille et tous les petits bateaux rentrent sans encombre à la maison. Chacun dans son port - la frégate Olim ici, la frégate Séverin là-bas - et entre les deux les mon-

tagnes du monde entier. *Tapant sur l'épaule de Séverin.* Dès qu'Olim sera mûr pour votre offre de paix et cessera de trembler comme un lièvre, je vous conduirai l'un vers l'autre. Tel la fiancée et le fiancé. Mais qu'auparavant la petite fiancée prenne patience dans sa paisible chambrette - et si jamais le temps lui paraît long, elle peut toujours jouer avec ses chaînes. Un anneau de chaîne est infini comme votre temps ici, Monsieur Séverin. *Elle claque la porte et ferme de l'extérieur.*

SEVERIN *passé la main sur son front.* Il commence à parler en balbutiant. Alors - il risque - d'être trop tard. S'il n'apprend pas tout de suite - - s'il doute encore - - si ce doute s'incruste en lui: - - et j'hésitais encore - - ! - - et lui il attend - - il attend encore - - il attend dans l'angoisse - - il meurt dans l'angoisse - - - - *Boitillant vers la porte et cognant contre elle.* Son coeur va se changer en pierre - - si je n'arrive pas tout de suite en courant - - lui demander pardon - - je dois supplier - - je ne peux plus que supplier - de me pardonner - - pardonner - - - - *Dans le bruit de tonnerre de la porte de fer sa voix éclate furieuse.* Laissez-moi le voir - - laissez-moi le voir - - laissez-moi le voir - - - - !!!!

La salle. Sur un sofa placé au milieu sont assis Madame von Luber et le baron Laur - devant eux la table de salle à manger surchargée de desserts et de bouteilles de vin. Sur une chaise à l'arrière-plan est assise Fennimore.

LAUR *se tordant de rire et pouffant.* Encore une fois. Encore une fois toute l'histoire depuis le début.

MADAME VON LUBER *riant de la même manière.* Je vais m'étrangler de rire.

LAUR *remplissant un verre de champagne et le lui tendant.* Pas de faiblesse. Noyez votre crise de fou rire avec ça. Il faut entendre cette bonne plaisanterie au moins deux fois pour en apprécier tout le sel.

LAUR. Qui est enfermé au grenier?

MADAME VON LUBER. Olim, le châtelain.

LAUR. Et à la cave se trouve?

MADAME VON LUBER. Séverin, le protégé.

LAUR. Les deux anciens ennemis.

MADAME VON LUBER. Maintenant amis intimes.

LAUR. Et ils ne peuvent se rejoindre.

MADAME VON LUBER. Les serrures sont fermées à clef. *Elle sort les deux clés de son réticule et les fait tinter en les cognant l'une contre l'autre.*

LAUR *étouffe le bruit, se penche vers elle et chuchote, la main devant la bouche.*

MADAME VON LUBER. *Appelant Fennimore.* Verse à boire à Monsieur le baron. - Demande à Monsieur le baron s'il désire autre chose.

LAUR *saisit Fennimore par les hanches.* Ai-je des désirs?

MADAME VON LUBER. Allez retournez à ta place.

Fennimore est de nouveau assise sur sa chaise près du mur.

MADAME VON LUBER. Et votre enquête?

LAUR. Menée comme vous l'avez ordonné. *d'une voix criarde.* Allez, Allez y - à partir du début

MADAME VON LUBER. Avant toute chose, s'est confirmée la sûreté de mon instinct. La gouvernante qu'un Monsieur Olim cherchait ne pouvait être que moi. C'était le Destin, baron Laur, pour Monsieur Olim un très cruel Destin - mais, habituellement, le Destin on ne l'imagine faste que pour soi et néfaste pour l'autre. L'autre, bien sûr non prédestiné, passe toujours sous les roues. C'est le cours inéluctable du Destin qui vous entraîne. Je ne suis pas responsable de ce qui s'est passé dans cette maison. Devais-je refuser l'emploi? Résistance contre la voix intérieure. Exclu. Alors? J'ai trouvé un malade choyé par son garde-malade - comme la bayadère favorite est gâtée par son sultan. Un sultan qui n'obtient aucune reconnaissance. Le sultan Olim bourrait son favori de tout ce qu' on peut rêver. Des mines encore plus sombres. Qui disaient: je crache sur ton amabilité. Que se passait-il?

LAUR. Le blessé souffrait pour se donner les forces nécessaires à sa vengeance.

MADAME VON LUBER. Cela, on l'ignorait encore. En attendant le château pouvait encore tomber en d'autres mains, c'était ma crainte. Olim devait se détacher de ce type. J'ai fait venir Fennimore - elle doit distraire - et chante - *Son rire la jette de tout son long sur les coussins du sofa.* La mort de César.

LAUR *faisant chorus.* Pour faire rire.

MADAME VON LUBER. Avec accompagnement de harpe.

LAUR. Pink pink pink pink!

MADAME VON LUBER *essuyant ses larmes.* Ce fut sans conteste le sommet de la carrière de cette fille. Elle n'obtiendra jamais plus un tel effet même si elle se met à danser le ballet avec un orgue de barbarie sur le ventre. N'est-ce pas, ma petite musicienne? Viens et prends-toi ton verre

de champagne, tu l'as bien mérité. *Fennimore s'approche de la table.*

LAUR *lui tient un morceau de gâteau devant la bouche.* Prends de la tarte.

MADAME VON LUBER. Fais-le.

Fennimore mord - Laur lâche le morceau de gâteau et saisit en même temps la main gauche libre de Fennimore. Fennimore doit tenir le morceau de gâteau avec ses dents.

MADAME VON LUBER. Mange, petite musicienne.

Fennimore laisse tomber le morceau de gâteau.

MADAME VON LUBER. Quelle empotée - ramasse les miettes.

Fennimore se penche. Laur lui ébouriffe les cheveux.

MADAME VON LUBER. Je continue. Vous n'écoutez pas, baron?

LAUR *se tournant vers elle.* Alors - qu'arrive-t-il? C'est Olim le tireur!

Fennimore retourne à sa chaise.

MADAME VON LUBER. Comme il était petit quand il me l'a avoué et gris comme une souris et ah, tellement avide de protection. J'ai pensé qu'il voulait se mettre au lit avec moi.

LAUR. Je lui fais la peau à ce type!

MADAME VON LUBER. Je le tenais par le licol. Il avait peur. Là où il y a la peur il y a des concessions. Et hop! pleins pouvoirs signés en blanc - *Madame von Luber retire le papier de son réticule.*

LAUR *lit.* Votre chef-d'oeuvre . *Il lui baise les deux mains.*

MADAME VON LUBER. Cela ne s'est pas fait sans mal, cher baron. Tout a failli rater quand le gros gendarme a révélé trop tôt l'identité d'Olim. J'en tremblais de fureur. Je l'aurais gifflé - alors j'en ai collé deux à Fennimore. Est-ce que ça t'a beaucoup brûlé, mon enfant?

Fennimore ne répond pas.

LAUR. Ca a dû être des moments épouvantables pour vous.

MADAME VON LUBER. C'est de cette période que date ma première mèche blanche.

LAUB. Cela vous va à ravir.

MADAME VON LUBER. Il faut bien payer le prix. Mais j'aurais pu faire l'économie de ces frais. Le Destin travailla pour moi. J'ai fini par dénicher l'Olim sous la charpente du toit et tremblant de peur devant la colère de son Séverin

LAUR. Qui lui-même dans la cave se retranchait contre Olim!

MADAME VON LUBER. Et qui, aussitôt sa fureur apaisée, veut sortir de sa cave et s'entendre avec Olim qui de son côté veut descendre de son grenier sans même plus craindre de recevoir une gifle. Car les voilà amis intimes maintenant.

LAUR. Mais Madame von Luber a son petit mot à dire.

MADAME VON LUBER. Permettre et interdire les sorties.

LAUR. Sera-t-elle très sévère?

MADAME VON LUBER. Dure comme le fer de mes clés. Deux clés de la longueur d'une main - et chacune détermine la longueur d'une vie. Ne doit-on pas faire la fête lorsqu'on a les puissantes clés?

LAUR. Musique!

MADAME VON LUBER *se tournant vers Fennimore.* Danse quelque chose. Tu as fait danser deux bananes - tu peux bien faire danser deux clés. Fais les danser - Qu'elles sonnent ensemble la dernière heure. Danse une danse de mort!

Fennimore s'est laissé glisser dans la main les deux clés et commence à exécuter maladroitement une danse Madame von Luber et le baron Laur se tordent de rire - et à chaque fois que Fennimore veut mettre fin à la danse, tous deux l'encouragent à continuer par des applaudissements et des cris: " Sonne" - "danse!"

Laur et Madame Von Luber retombent en arrière à bout de souffle et font signe à Fennimore de cesser la danse. Fennimore se retire dans le fond de la pièce et ne s'assied pas.

MADAME VON LUBER *altérée.* Mon verre.

LAUR. Prends. *Se penchant vers elle.* Divine créature.

MADAME VON LUBER. Le suis-je?

LAUR. Enivrante. *Il l'embrasse.*

Fennimore s'éloigne par la porte tapissée. Laur se redresse, avale d'un trait un verre de champagne.

LAUR ET MADAME VON LUBER.

Le vin nous vient à la bouche

Sans avoir plié l'échine

Sur un signe

Sans avoir cueilli la vigne

Sans même lever la main

C'est Cocagne mon coquin

Et nous attendons la nuit
Que s'endorme épuisé
Celui-là qui ne pourrait
Même plus le doigt lever
Nous, nous agitions nos mains
C'est Cocagne mon coquin

Tous ces mets à notre table
Comment donc sont-ils ici?
Ils sont pris!
Les cubes roulent aussi
Sur un geste de la main
C'est Cocagne mon coquin

Qui s'oppose à nos plaisirs?
Grogne donc qui n'en a pas
Et qui plus fort grognera
A se taire apprendra
Nous le frapperons du poing
C'est Cocagne mon coquin

Et Cocagne existe bien
On y fait liesse et bombance
Dans un flot d'abondance
Tout fait ventre et tout fait panse
On ramasse des deux mains
C'est Cocagne mon coquin

Auparavant déjà, Fennimore est revenue; elle reste debout au fond de la pièce. A la fin de la chanson, les portes de la salle à droite et à gauche s'ouvrent: de la gauche, arrive Olim - de la droite, Séverin. Madame von Luber et Laur les regardent fixement comme des apparitions. Olim et Séverin s'approchent l'un de l'autre sur leurs jambes flageolantes et se rencontrent au milieu de la salle.

SEVERIN. Pardonne.

OLIM. Pardonne.

SEVERIN. Que dois-je te pardonner?

OLIM. Ma peur. Je me suis enfui.

SEVERIN. Mais je t'ai menacé de ma canne.

OLIM. J'avais fui avant. Dès le premier soir en ne t'avouant pas qui j'étais.

SEVERIN. C'était normal que tu aies eu peur de moi. J'écumais de rage.

OLIM. J'aurais dû te le dire.

SEVERIN. Je t'aurais mis en pièces.

OLIM. Non. Tu l'aurais entendu et comme maintenant tu n'aurais pas touché à un de mes cheveux. Tu vois, je n'ai pas eu confiance en toi. Je me suis enfermé et, toi, je t'ai fait surveiller pour que tu ne découvres pas qui j'étais. Je me suis expédié par un mensonge au Brésil - et je t'ai cru capable de m'assassiner en sachant que les deux Olim ne faisaient qu'un. Pardonne-moi cette offense.

SEVERIN. Je ne la ressens pas. Le poids de ma propre culpabilité m'écrase la jambe. C'est pour ça que je boite. La blessure? Une piqûre de moustique comparée au coup de trompe d'éléphant qui m'a été asséné - lorsque je n'ai profité de tes bienfaits que pour nourrir ma vengeance et m'en prendre à celui qui ne m'a fait que du bien. Pardonne-moi ma colère.

OLIM. Je te l'ai laissée trop longtemps.

SEVERIN. Le temps qu'il faut pour apprendre à ne pas se venger

OLIM. Tous deux, nous avons fait une faute.

SEVERIN. Nous avons aussi tous deux expié. Est-ce que cela t'a fait beaucoup souffrir?

OLIM. Dans mon cachot flamboyait une chaleur d'enfer.

SEVERIN. Dans ma cellule, il faisait froid et humide.

OLIM. Je n'espérais plus revoir le jour.

SEVERIN. Je croyais à la fin de mes jours.

OLIM. Mais aujourd'hui la clé a ouvert la serrure grinçante.

SEVERIN. La porte s'est ouverte sous la pression du pouce.

OLIM. Je suis grâcié.

SEVERIN. Et moi je suis pardonné.

OLIM *ouvrant les bras*. Mon Séverin!

SEVERIN *se pressant contre lui*. Olim!

MADAME VON LUBER *cherchant sur la table - d'un ton sifflant*. Les clés-? Puis elle cherche des yeux Fennimore.

FENNIMORE *s'approche de la table, y pose sans un mot les clés et se retire à nouveau dans le fond*.

OLIM *relâchant Séverin - tout joyeux*. Que souhaitez-tu? Je veux t'offrir quelque chose. Je suis riche. J'ai un château. Qu'est-ce que je t'offre?

SEVERIN *hausse les épaules*.

OLIM. Je te donne mon château!

SEVERIN. Je ne vais quand même pas accepter le château!

OLIM. Tu le prends aujourd'hui et demain tu m'en refais cadeau.

SEVERIN. Sûr que tu l'accepteras à nouveau demain?

OLIM. Pour pouvoir te le redonner après-demain.

SEVERIN. Et puis je te l'offrirai à nouveau.

OLIM. Une fois toi - une fois moi - nous en alternons la possession et l'un invite l'autre chez lui. Pour un grand repas. Déjà, les bougies brûlent sur la table mise. *Frappant dans ses mains*. Deux chaises. Pour mon invité et pour le propriétaire du château *Ils s'approchent de la table*.

MADAME VON LUBER *trouvant le document*. Ici, il n'y a qu'un sofa - et il est occupé.

OLIM. Je n'ai rien contre des invités - au contraire. Toute distraction est bienvenue. Mademoiselle Fennimore pourrait de nouveau -

MADAME VON LUBER. Quel est ce langage? Comme si vous aviez à donner des ordres ici? Nous ne sommes pas dans un bistrot que je sache. *A Laur*. Monsieur le baron, veuillez excuser cet intermède - je suis moi-même décontenancée par cette insolence. *A Olim*. Que désirez-vous au fait?

OLIM. Vous êtes bien madame Von Luber ma gouvernante -

MADAME VON LUBER *éclate d'un rire strident*.

OLIM. A moins que vous ne me reconnaissiez pas dans l'état de déchéance où je me trouve?

MADAME VON LUBER. Je vous connais très bien. Vous êtes Monsieur Olim. Le châtelain d'autrefois.

OLIM. Ne le suis-je donc - plus?

MADAME VON LUBER. Non. Si vous l'avez oublié, le lire vous rafraîchira la mémoire

Laur tire avec d'autres papiers le document de sa poche de poitrine et le tend à Olim

OLIM lit. J'ai signé - ça? Je proteste contre cette -

LAUR. Une protestation?

OLIM. Mais je dois - *Désignant Séverin* - pouvoir lui faire cadeau du château - et lui à moi - -

LAUR. Vous avez bu mon ami. Vous êtes complètement éméché pour raconter de telles sornettes? Fermez votre clapet. Ou votre gueule. Comme il vous plaira. Garde à vous. Ce ton doit encore faire son effet. N'avez-vous pas été militaire? Gendarme? Non? He bien répondez, mon vieux.

OLIM. Ça n'a rien à voir avec la gendarmerie -

LAUR. Au contraire. C'est même très étroitement lié à elle. Pensez à ce qu'on va vous coller sur le dos, si vous contestez quoi que ce soit - - Voulez-vous faire votre malheur ou préférez-vous échapper aux poursuites disciplinaires?

OLIM *le fixe sans comprendre*.

LAUR. Ne faites pas ces yeux ronds de merlan frit. Contestez vous avoir fait une fausse déclaration pour ce type et soustrait un malfaiteur aux poursuites légales? -Vous voulez voir les pièces à conviction? *Il agite les documents*.

OLIM *se tait*.

LAUR. Votre comportement est passible de travaux forcés comme pour le recel. Vous êtes complice - et plus encore: au lieu de protéger le public de la racaille, vous lui avez fourni votre aide. En uniforme. A moins que vous ne vous soyez mis tout nu pour rédiger votre rapport?

OLIM *détourne le regard vers Séverin*.

LAUR. Lorgnez bien votre acolyte. Lui aussi est mûr pour le procureur qui sera plus expéditif que nous autres qui vous laissons encore le choix: voulez-vous qu'on vous coffre au château ou préférez-vous filer?

OLIM *d'une voix étouffée à Séverin*. Viens.

LAUR. Donc, vous vous tirez. C'est le mieux pour vous. Se perdre dans la masse et ne pas se

faire remarquer. Allez, allez plus vite- ou je vais vous apprendre à courir!

Olim et Séverin quittent la salle par la droite.

LAUR *rempochant ses papiers.* Cette enquête a bien été utile.

MADAME VON LUBER. Rien n'est superflu. Une maille trop lâche - et tout le filet se défait.

LAUR. Il a cessé de frétiller.

MADAME VON LUBER. Une épinoche se rebiffe encore - et a essayé de piquer. *Elle se tourne vers Fennimore.* T'ai-je jamais donné l'ordre d'ouvrir les portes? *Fennimore ne répond pas.* Tu l'en es donné toi-même le droit? Voyez-vous ça. Et pour quelle raison? Par pitié? Par pitié! C'est un trésor dont il ne faut pas être avare. Ici tu aurais du mal à trouver preneur - mais ces deux-là pourront avoir besoin de toi. Une fille comme toi peut nourrir deux hommes. Sinon de quoi vivraient-ils? Cours, tu peux encore les rattraper. Cours dans la nuit - cours dans la ville. Dans dix minutes je lâche les chiens!

Fennimore quitte la salle par la gauche.

LAUR *agitant les verres pleins.* Lâchons les chiens - et celui qui veut nous déranger nous le déchirerons!

MADAME VON LUBER. Qui veut nous arracher ce qui nous appartient - est déjà enragé avant même d'avoir été mordu.

LAUR. Est-ce que le château t'appartient maintenant?

MADAME VON LUBER. Avec les tours, les encorbellements, les créneaux.

LAUR. N'est-ce pas merveilleux?

MADAME VON LUBER. Tout est simplement de nouveau en ordre!

MADAME VON LUBER ET LAUR

Il restaure le temps ancien

Qui prend le temps à bon escient.

Qui espère le changement

Du jeu est un ignorant

Celui-là jamais ne gagne

Aux loïs de Cocagne

A la grandeur des puissants

Que change un trouble de rien?

Ainsi va la roue du temps

Qui écrase le fretin

Et le réduit à néant

Cocagne toujours survit

Aux revoltes et incendies

Une route avec un pont. Ciel gris. Nuages qui passent. Sur la route arrivent Olim et Séverin.

OLIM. Appuie-toi sur moi.

SEVERIN *s'arrêtant au bout de quelques pas - gémissant.* Je n'en peux plus

OLIM. Il faut chercher un abri contre le vent. *Ils se laissent glisser dans le fossé.* Ta jambe te fait mal?

SEVERIN. Ma démarche claudicante me donne le vertige.

OLIM. Tu vas tenir jusqu'au bout?

SEVERIN. Que ça finisse ici ou dans les cabanes, quelle importance?

Pause.

SEVERIN. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans ce fossé. C'est celui où j'étais caché quand tu gardais le pont.

OLIM *jetant un coup d'oeil.* Oui, c'est bien le pont.

Pause.

SEVERIN. Finalement, c'est quand même toi qui m'auras infligé la blessure mortelle. Mais ce coup de feu a aussi atteint le tireur et lui coûte également la vie.

Pause.

SEVERIN. Tu vois une issue?

OLIM. Aucune. Passons le pont et allons aux cabanes de mousse.

SEVERIN. Où le froid de l'hiver nous gèlera.

Pause.

OLIM. Nous sommes deux incapables. Pour ta part, tu l'as prouvé - et moi je ne te le cède en rien. Quand l'un n'a plus peur de l'autre - et que la colère de celui-ci s'éteint, aucun des deux n'a plus le droit de respirer. Et il leur faut fuir dans le bois pour y mourir.

SEVERIN. -- Ainsi est la situation des hommes qui ne se craignent ni ne se haïssent plus:

désespérée

OLIM. Colère et haine -

SEVERIN - sont les deux passions destructrices. L'une attaque, l'autre fuit. Il ne faut ni attaquer ni fuir. Les hommes devraient se rencontrer à mi-chemin et marcher côte à côte - vers où?

OLIM. vers le fossé glissant où nous sommes assis, Séverin.

Pause.

OLIM. Nous aurions dû finir au grenier et à la cave. Nous aurions au moins rendu notre dernier souffle sans être livré au vent et à la pluie.

SEVERIN. Elle nous a ouvert les portes - Fennimore.

OLIM: C'est que nous ne devons pas entrer dans le silence sans nous être mutuellement dit la vérité.

SEVERIN: Est-ce que tout s'explique ainsi? Ton coup de feu près de ce pont - et notre retour au même endroit. Deux amis maintenant qui émigrent dans la mort - - et la mort n'est pas le but.

OLIM. La vie peut-être?

SEVERIN. Après une longue marche - -

OLIM. Sais-tu où cette marche commence?

SEVERIN. Où, Olim?

OLIM *moqueur*. Là où l'eau te porte.

SEVERIN *pour lui-même*. Qui plus loin doit aller, par le lac sera porté.

Pause.

OLIM. Comportement contraire au règlement - Je croyais ressentir un sentiment humain - et mon acte était contraire au règlement. Toujours le même conflit. Qui éprouve des sentiments doit renoncer au règlement. Sentir et agir - cela brise les mains secourables. Ou alors les clous te transpercent les paumes et te clouent à la croix. Et tout ça pour rien - jamais aucun cri de supplication ne sera entendu - et il faut s'éclipser discrètement, pour au moins échapper aux sarcasmes des maîtres. *A Séverin*. Peux-tu continuer, Séverin?

SEVERIN *avec lassitude*. Restons dans ce fossé - -

OLIM. Appuie-toi sur moi.

SEVERIN. Donne-moi ta main, Olim et ne me réveille pas si je dors.

Sur le pont arrive le gros gendarme; il découvre les deux hommes dans le fossé, se campe les poings sur les hanches et attend.

LE GROS GENDARME *commence à éructer*. Allez. Soulevez vos culs! - Vous voudriez me faire croire que vous êtes deux innocents promeneurs qui font une petite pause tête nue et sans manteau dans le vent, la pluie et la boue du fossé? Quand est-ce que vous vous êtes rasés pour la dernière fois? Et vous campez la nuit en plein air? Deux jolis cocos. Vos papiers!

Olim et Séverin - debout en bas dans le fossé - se taisent.

LE GROS GENDARME. Alors ça vient? *S'interrompant - Regardant fixement Olim*. Toi, je t'ai déjà - ta gueule malgré la barbe et les rides - elle a été un jour joliment ronde - et celui qui la portait au-dessus de ses épaulettes - et qui paraissait magnifiquement avec elle dans une cage d'escalier en marbre - *Eclatant de rire*. - : Olim!

Olim regarde fixement sans mot dire le gros gendarme au-dessus de lui.

LE GROS GENDARME. Déjà finie la vie de château? Gaspillé le fric - avec des dames de la noblesse et de distinguées demoiselles? On vit comme le pharaon d'Egypte et on termine comme Nabuchodonosor dans l'herbe! - - Mon brave garçon, je t'aurais supposé plus de bon sens. Ça joue les vantards et dilapide une fortune pratiquement d'un jour à l'autre. J'ai devant les yeux un bel exemplaire d'imbécile. Tu aurais dû me demander conseil - mais il a fallu que tu jettes aussitôt ton uniforme aux orties et que tu te tires sans prendre congé. Ça a toujours été bien dans ta manière de refuser les leçons. Tu te souviens de celle que je t'ai donnée - ici même sur cette tête de pont? Et qui c'est ce type avec toi?

Olim reste muet.

LE GROS GENDARME. Allez va je ne veux pas, s'agissant d'un vieux camarade, y regarder de trop près. Il n'y a plus de cabanes au Lac d'Argent. Je les ai rasées lors de ma dernière patrouille. Tirez-vous à travers champs - et ne vous laissez pas pincer quand je reviendrai. Cette fois je ferai mon service. D'une manière exemplaire. Compris, esprits d'en bas. *Il s'éloigne sur la route.*

OLIM. Sors du fossé. *Tous deux restent debout en haut.*

SEVERIN. Les cabanes de mousse ont disparu.

OLIM. La pluie nous tombe sur le dos.

SEVERIN. Il fait déjà si froid.

OLIM. On nous chasse de partout.

SEVERIN. Je ne pourrai pas continuer bien loin.

OLIM. Allons jusqu'au Lac d'Argent.

SEVERIN. Qu'est-ce que tu cherches au Lac d'Argent?

OLIM. L'eau du Lac d'Argent.

SEVERIN. Pour quoi faire?

OLIM. Pour ne plus avoir de la terre sous les pieds.

SEVERIN. Je te suivrai dans l'eau.

OLIM. Appuie-toi sur moi.

Ils crient les derniers mots qui se perdent dans le mugissement des trombes d'eau. Luttant contre la violente tempête Olim et Séverin s'éloignent en passant le pont.

Dans la forêt au bord du Lac d'Argent. Les bourrasques de neige sont si épaisses qu'à peine sont visibles les troncs d'arbres. Olim et Séverin cherchent leur chemin.

OLIM. La neige tombe si drue qu'on ne voit plus rien

SEVERIN. Pourtant nous sommes tout près du lac.

OLIM *secouant la tête*. Curieux.

SEVERIN. Qu'est-ce qu'il y a?

OLIM. C'est étrange qu'il se soit mis à neiger

SEVERIN. C'est vrai, juste après le pont la pluie s'est changée en neige. Ce n'est pourtant pas encore l'hiver.

OLIM. Qu'est-ce que cela signifie?

L'air commence à tinter.

SEVERIN *écoute*. Et ceci est encore plus étonnant.

OLIM *écoutant également*. Tu entends aussi?

SEVERIN. C'est bien la première fois que j'entends des flocons de neige résonner l'un sur l'autre

OLIM. Ils sont des millions à faire de la musique

VOIX DE CHOEUR

Vous n'êtes pas au bout du chemin

Le temps en est encore loin

Ce qui voile le firmament

Se lèvera au bon moment

SEVERIN. C'est toi qui as chanté?

OLIM. C'est toi?

SEVERIN. Non, mais je comprends les paroles.

OLIM. Elles disent que nous ne devons pas craindre la mort qui nous attend.

SEVERIN. Ni maudire cette tempête de neige qui nous cache l'accès au lac.

OLIM. Nous ne verrons pas la limite entre terre et eau.

SEVERIN. Nous continuerons à avancer et nous serons engloutis.

VOIX DE CHOEUR

Vous êtes encore dans l'errance

Dans le mur de neige qui danse

Quand s'arrêtera la tempête

Vous reconnaîtrez où vous êtes

OLIM. Nous approchons du lac.

SEVERIN. Comment le sais-tu?

OLIM. Les eaux chantent. N'entends-tu pas?

VOIX DE CHOEUR.

Pour vous les eaux se durcissent

Tandis que vos pas y glissent

Et le flot brusquement figé

Devient pour vous un sentier

SEVERIN. La clairière, Olim!

OLIM. Ce sont les derniers pas, Séverin!

SEVERIN. Les herbes du fond s'enroulent autour de nous, Olim!

OLIM. Le fond du Lac pour les deux bons à rien que nous sommes, Séverin!

Une énorme bourrasque d'ouragan passe: elle emporte avec elle la neige des arbres et du sol. Le paysage apparaît d'un vert printanier - seul le lac est une surface gelée sous le soleil éblouissant. Olim et Séverin se tiennent, étonnés, sur la rive.

OLIM. Qu'est-ce qui s'est passé? Le lac a gelé.

SEVERIN. Regarde un soleil printanier s'est levé. Il faut aller plus loin.

OLIM. Le sol est ferme.

SEVERIN. Comme Fennimore l'a dit.

OLIM. Qu'a dit Fennimore?

SEVERIN. Qui plus loin doit aller, par le lac sera porté.

VOIX DE FEMME COMME CELLE DE FENNIMORE.

= Vous n'êtes pas affranchis
Du devoir de rester en vie.
Ce devoir en vous élevant
Vous arrache même au néant,

Délivrés de la cruauté
Qui bouleverse la création,
Dont le destin illuminé
Est de germer à foison.

Les montagnes s'aplaniront
Tout comme l'eau s'est figée
Pour aider votre progression
Sur cette rive commencée

Tout n'est que commencement
Qui se perd à l'orée du temps
Comme finit la nuit en clarté
Dans une aube d'éternité

VOIX DE FEMME ET CHOEUR
Tout n'est que commencement
Qui se perd à l'orée du temps
Comme finit la nuit en clarté
Dans une aube d'éternité

Olim et Séverin s'éloignent sur la surface scintillante du lac.

(1932)